



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

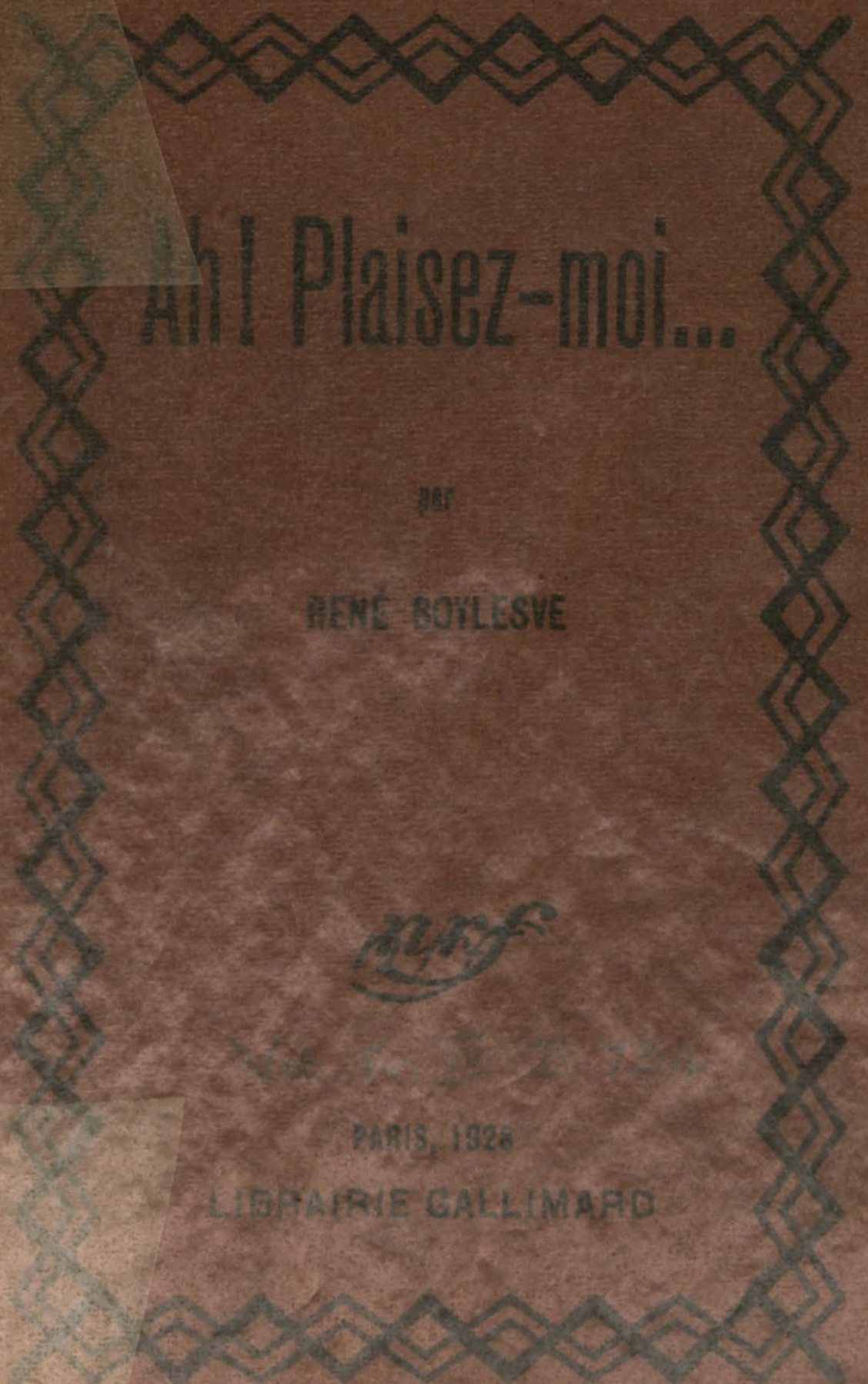
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Ah! Plaisez-moi...

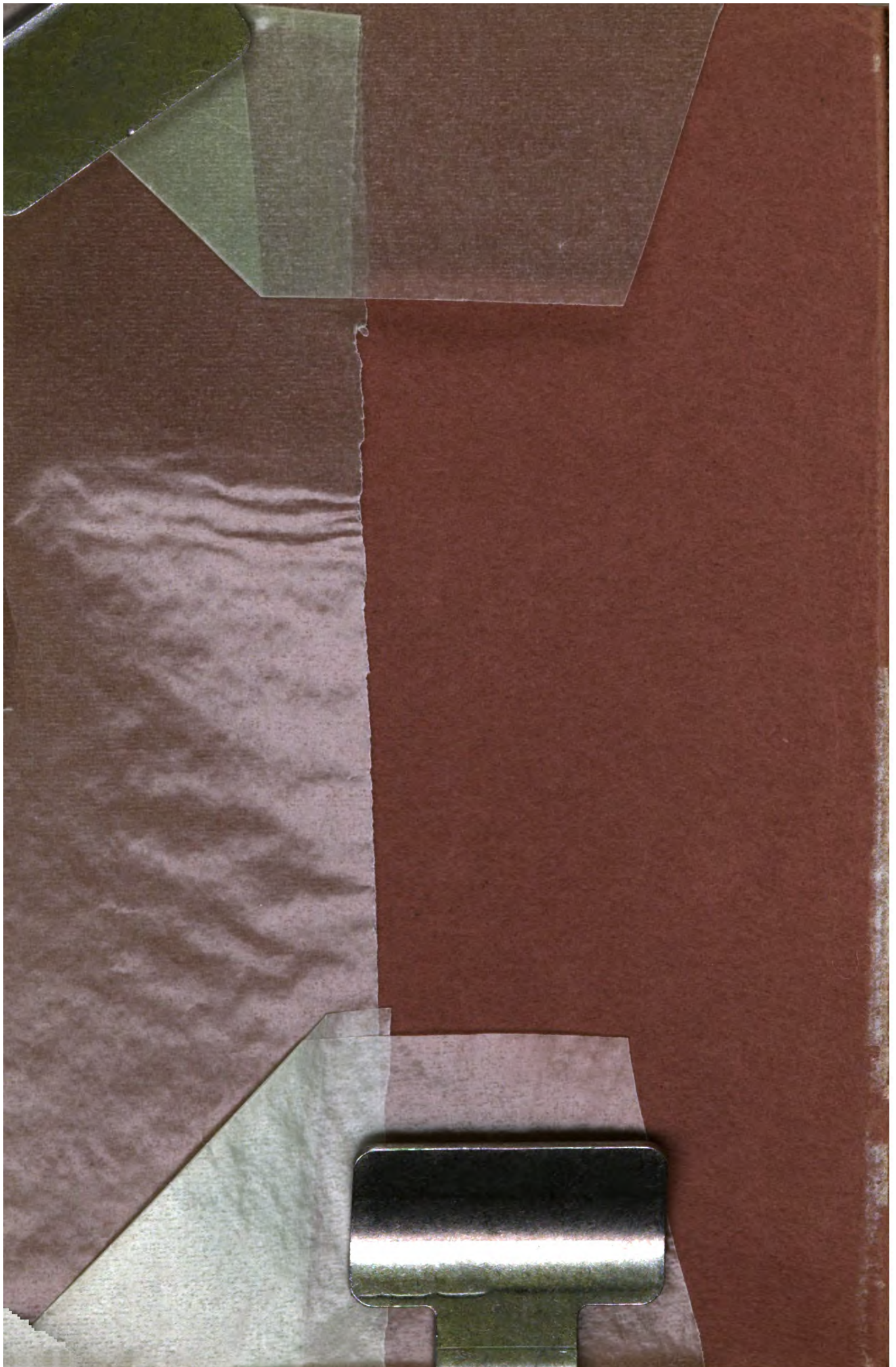
par

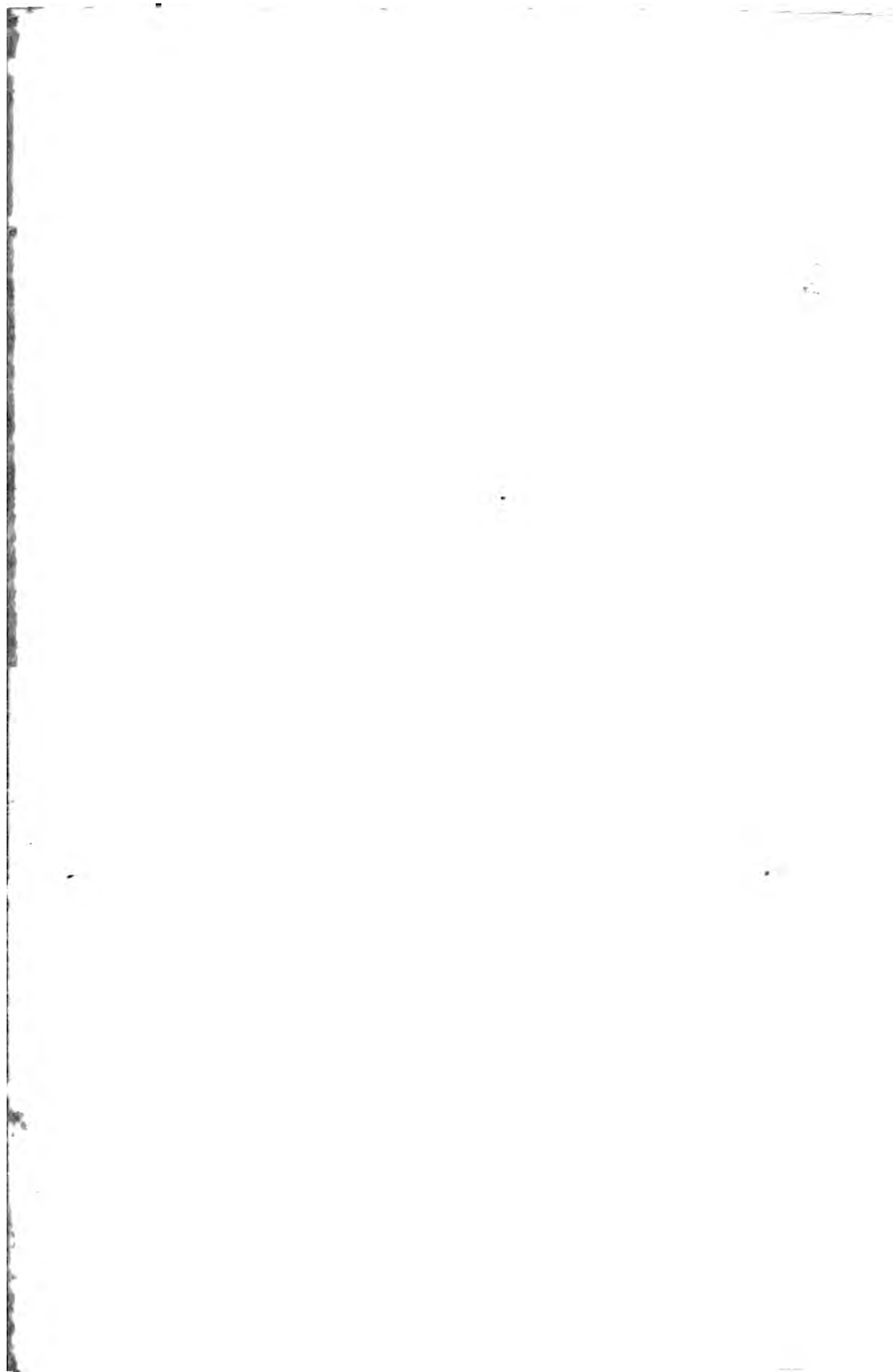
RENÉ BOYLESVE

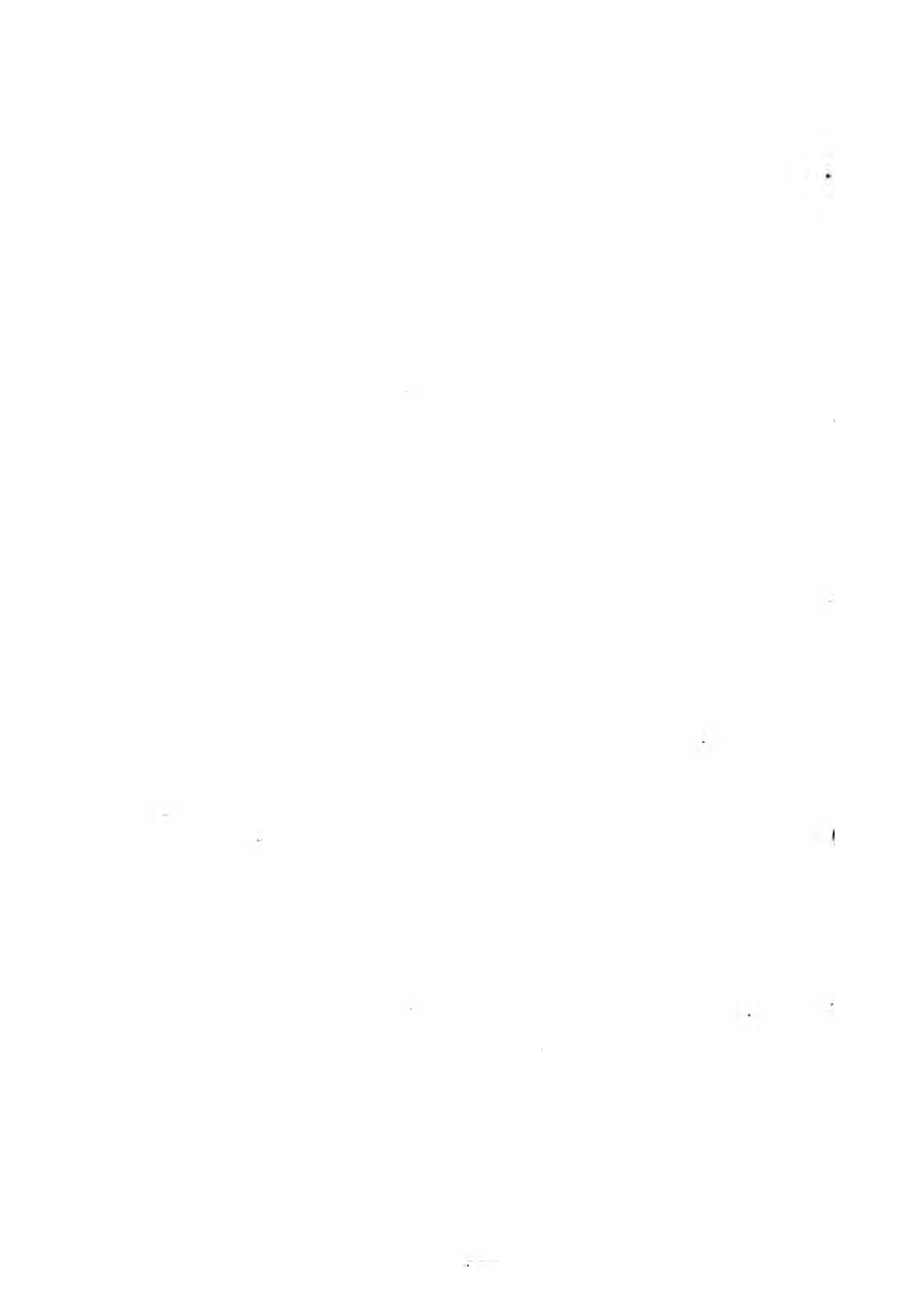


PARIS, 1928

LIBRAIRIE GALLIMARD







AH ! PLAISEZ-MOI...

Vet. Fr. IV : P. 73.



Ah! Plaisez-moi...

par

RENÉ BOYLESVE



PARIS, 1928

LIBRAIRIE GALLIMARD

LA PRÉSENTE ÉDITION A ÉTÉ TIRÉE A SOIXANTE-SEPT
EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE VAN GELDER,
SOUS COUVERTURE SPÉCIALE, DONT CINQUANTE NUMÉ-
ROTÉS DE 1 A 50 ET DIX-SEPT EXEMPLAIRES HORS
COMMERCE NUMÉROTÉS DE I A XVII

EXEMPLAIRE N° 15



TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION
RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA
RUSSIE. COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD, 1928.

PROLOGUE

Le 15 septembre dernier, je recevais une lettre, d'écriture inconnue. Elle contenait un timbre pour la réponse. Elle était conçue en termes fort grincheux, motivés par ceci : je n'avais pas fait « l'honneur de répondre » à une précédente missive.

A la vérité, je ne me souvenais même pas d'avoir lu au bas d'une lettre datée de Nantes la signature « ANNE DE QUERREVÉGANT (Mademoiselle). » A cause du timbre je répondis à cette correspondante acariâtre en m'excusant, et lui proposai le rendez-vous sollicité.

Un écrivain reçoit des lettres d'in-

connus. Ceux-ci sont quelquefois des admirateurs, plus souvent des gens mécontents ou haineux qui s'offrent à bon compte une revanche de leurs malheurs privés en les reprochant à un homme connu, comme ils feraient à la Providence, ce qui est pour nous grand honneur.

Dans le cas qui s'offrait à moi, j'imaginai une vieille fille aigrie, hurluberlu aussi ; elle croyait m'avoir écrit déjà, me confondait probablement avec un confrère, et, durant des semaines, en la sombre demeure d'une rue nantaise, elle avait pelotonné et gonflé chaque jour l'offense faite à son amour-propre par un monsieur dédaigneux de son griffonnage. Mon Dieu, il n'est pas forcément désagréable de se trouver face à face avec une fieffée pie-grièche, et je n'attendais pas la visite sans quelque malin plaisir.

Superflu de décrire la figure que, men-

talement, je composais à la « demoiselle » nantaise, lorsqu'on me fit passer sa carte.

Ayant pris le parti de ne pas lui montrer toutefois un empressement extrême, je me tenais encore le nez penché sur mon travail alors que M^{lle} de Querrevégant était debout dans mon cabinet.

Je levai la tête et fis trop rapidement tomber mes lunettes — des bésicles aux larges lentilles cerclées d'écaille. — Pour peu que la Nantaise possédât quelque finesse, elle devait aussitôt mesurer, à la coquetterie qui me fit rejeter ce disgracieux instrument, l'effet produit par sa personne.

Ce n'était pas du tout une vieille à mine de citron acide qui pénétrait chez moi ! mais une jeune fille, jolie, bien mise en sa modestie, et fort avenante en tous points. Je me levai et lui offris un siège. Il était invraisem-

blable que la présente Mlle de Querrevégant eût le caractère mal fait. Peut-être son humeur était-elle altérée par quelque cause étrangère et malencontreuse. De telles nuances révèlent leur prix dès le premier aspect.

Je remarquai que ma visiteuse s'asseyait avec plus de lourdeur que n'en exigeait sa taille souple et presque frêle. Elle portait quelque chose d'invisible mais d'accablant.

— Mon nom ne vous dit rien ? me demanda-t-elle, d'emblée.

Diab!e, était-elle quelque bas-bleu que j'ignorais ? Tant pis, bravons le danger !

— Non, mademoiselle.

— Mon pauvre père, cependant, a assez fait parler de lui.

Allons ! voilà que c'était son père que je méconnaissais. Le cas pouvait être pour moi plus redoutable encore.

— Il est vrai, ajouta-t-elle, que c'est surtout lors de sa mort que son nom

a figuré dans les journaux... De son vivant, mon père était connu sous le pseudonyme de Robert d'Egmont.

— Ah ! fis-je, Robert d'Egmont ! Oh ! oh ! mais, je crois bien !... Robert d'Egmont, si je l'ai connu !...

Que de souvenirs, en effet, autour de Robert d'Egmont !

Robert d'Egmont possédait, il y a trente-cinq ans environ, une célébrité, il est vrai toute locale, régionale si l'on veut, mais une célébrité s'étalant de Paimbœuf à Blois, en passant par Tours où j'ai vécu, étant jeune. Robert d'Egmont avait été directeur d'un journal conservateur à Angers ; il avait failli être député ; il était très répandu, quoique fort jeune encore, sur les bords de la Loire, vers 1880. Je l'avais approché ; même, il avait joué un rôle dans ma vie.

Et je regardais la jeune fille, sa fille. Je me souvenais que Robert d'Egmont

avait eu une fin mystérieuse, vers le commencement de ce siècle. La jeune fille ne me laissa pas m'amollir dans les remembrances :

— Moi, je n'ai pas connu mon père, me dit-elle. J'avais deux ans à peine quand nous l'avons perdu, en 1901 ; et il en avait cinquante.

Je faisais oui, oui de la tête. J'aurais dû prendre un masque endeuillé à l'évocation de ces souvenirs funèbres, et, au contraire, j'étais content parce que les dates fournies s'accordaient avec mes souvenirs et parce qu'il devenait évident qu'une certaine logique avait déterminé la démarche de Mlle de Querrevégant que j'avais cru folle. Cette pieuse fille avait le dessein d'exhumer la petite gloire paternelle, tout simplement !

Aussitôt que je fus mis à l'aise, les souvenirs me revinrent en abondance. Du temps que j'étais lycéen, j'entendais beaucoup parler de Robert d'Egmont .

mes parents lisaient ses articles ; il avait surtout hanté mon imagination au moment d'un certain voyage à Frohsdorf chez le comte de Chambord en faveur de qui, à cet âge-là, je me fusse fait hacher en petits morceaux... Dieu ! que ces temps sont loin ! Mais, dans l'esprit des gens de Touraine et d'Anjou que je revois de temps en temps, c'était surtout la mort de Robert d'Egmont qui avait laissé un souvenir impérissable.

— En effet, mademoiselle, répétais-je, en effet...

Et elle me voyait les yeux tout enrichis de rêveries.

— Enfin, vous y êtes, me dit-elle. J'aurais dû me douter que le nom de d'Egmont parlait davantage à un homme de lettres, mais ce n'est pas ce nom qui m'intéresse : je suis Mlle de Querrevégant, et c'est mon malheureux père, le comte de Querrevégant, qui est mort en 1901, de la façon que vous savez...

Comment ! ce n'était pas de gloire qu'elle avait souci ! Décidément, cette jeune fille était curieuse.

Je lui laissai tout le loisir d'aborder le sujet qui l'intéressait.

Elle tira alors de son sac à main un petit paquet soigneusement enveloppé dans une feuille de papier blanc sur laquelle se croisait une élégante ficelle de confiseur ; une de ces fines ficelles bleues où l'on discerne la spirale d'un mince fil argenté et brillant. Un large cachet de cire, bleu, armorié, écrasait le nœud formé au centre de la croix.

« A la bonne heure, me dis-je, un récit de femme doit s'appuyer sur quelque bon objet visible et tangible, sous peine de se perdre dans les nuées. Nous allons voir la pièce à conviction... »

Mlle de Querrevégant ne se perdait nullement dans les nuées ; et je ne parvins même pas à l'écarter de sa pièce à conviction autant que j'eusse désiré

le faire. Elle n'ajouta aucun commentaire au dépôt de son petit paquet entre mes mains. Tout son discours, qui cependant fut long, consista à me dire que Mme de Querrevégant, sa mère, étant à l'article de la mort, il y avait de cela trois ans, l'avait priée d'ouvrir un secrétaire et d'y prendre un portefeuille de grand format, bourré de notes et contenant, entre toutes choses, un carnet griffonné au crayon. Elle s'étendit outre mesure sur les derniers moments de sa respectable mère, puis sur la peine qu'elle avait éprouvée d'une mort qui la laissait orpheline ; et ce ne fut qu'après m'avoir fait assister aux service et enterrement, qu'elle revint sur les révélations de Mme de Querrevégant touchant le portefeuille et le carnet.

On conçoit que les circonstances du dépôt de cet objet et cet objet lui-même aient agi puissamment sur l'esprit de Mlle de Querrevégant : la mère allait

recevoir les derniers sacrements ; on entendait dans l'escalier les pas du prêtre qui montait ; et pendant que la porte de la chambre était poussée avec précaution par une servante, la jeune fille émue prêtait le serment de ne pas ouvrir le portefeuille avant qu'elle n'eût atteint sa majorité, et de ne faire alors du contenu que l'usage que le bon sens lui commanderait.

— Il n'y a pas longtemps, mademoiselle, que vous avez ouvert le portefeuille ?...

— J'ai vingt-deux ans, monsieur. Et j'ai pris toute une année pour réfléchir. L'usage que je fais aujourd'hui d'un dépôt que je considère comme sacré, est celui que j'ai choisi...

— Avez-vous consulté ? recueilli des avis dans votre entourage ?

— Personne ne connaît ni le dépôt qu'a fait ma mère de cet objet entre mes mains, ni l'existence de cet objet...

— Vous avez pris connaissance des pièces, à la mort de madame votre mère ?

— Une quinzaine de jours après, lorsque j'ai eu ma tête à moi.

— Il s'agit de quelque chose de grave ?

— Evidemment.

Je remarquai que la jeune fille avait des yeux d'un très beau bleu « tirant sur le vert », des yeux céruléens, comme disent les poètes, et que semblait éclairer une lumière intérieure, ardente. Pas un sourire ne s'était esquissé sur sa lèvre, et j'avais envie de lui dire : « Mais ne fronchez donc pas les sourcils ; à votre âge, vous allez vous former des rides !... »

Je savais toute la puissance de l'idée fixe et particulièrement dans les cerveaux de province que la vie tumultueuse ne vient pas arracher à une préoccupation unique. Depuis un an, Mlle de Querrevégant réfléchissait dans la soli-

tude, et, quelle que fût l'importance du sujet de sa délibération, il était aggravé par les circonstances du « dépôt » et par la pensée du douloureux secret qu'avait, durant vingt ans, gardé sa mère.

— Mademoiselle, me permettez-vous de vous demander ce qui me vaut l'honneur de votre confiance ?

— C'est bien simple, me dit-elle ; on m'a permis, d'assez bonne heure, de lire quelques-uns de vos livres : oh ! ce n'est pas qu'ils m'aient amusée... Je ne vous flatte pas... Mais ils m'ont obligée à revenir sur certaines pages, et, à la deuxième ou à la troisième fois, j'ai vu des choses qui ne m'avaient qu'à moitié retenue ou bien m'avaient échappé. C'est comme en musique : on n'entre pas dans un morceau le jour même où on le déchiffre. Enfin j'ai compris que vous voyez assez loin et notamment dans certains cœurs de femmes. Vous êtes à la

fois complaisant pour elles et parfaitement capable de leur être impitoyable. Vous êtes l'homme qu'il me faut. Voilà pourquoi j'ai décidé de m'adresser à vous.

— Très flatté, mademoiselle ; mais je ne comprends pas très bien : je suis l'homme qu'il vous faut... pour arriver à quel but, s'il vous plaît ?

— Mais, à me venger, monsieur !

— Oh ! oh ! mademoiselle, ne vous a-t-on pas appris que les livres sérieux — et il y a des romans qui le sont, je vous en donne ma parole — ne se laissent pas inspirer par des sentiments de cet ordre ?...

— Taratata !

— Comment ! « taratata ? »

— Les romanciers s'imaginent volontiers qu'ils n'obéissent qu'à des sentiments purs et élevés. Mais, en fait, c'est chez eux comme partout : c'est une allumette de bois, une pauvre mère

qui met le feu. Quand l'incendie est grand, quand il chauffe dur, on lui trouve des causes nobles... D'ailleurs, monsieur, si je parle de vengeance — et encore s'agit-il de faire justice autour de la mort de mon père — c'est que je considère la chose de mon point de vue personnel, mais je suis convaincue que le vôtre pourra être très différent et situé beaucoup plus haut.

Ma visiteuse n'était pas une sottise. Et son histoire commençait à m'intriguer. Elle tenait toujours à la main son petit paquet dont je voyais la croix de ficele b'euë à reflets métalliques écrasée par le cachet armorié. Elle se leva et me le tendit.

— Sans plus d'explications, mademoiselle ?...

— Point d'explications, me dit-elle. Je vous abandonne ceci pour que vous en preniez connaissance et en fassiez l'usage qu'il vous plaira. J'ai confiance

en vous. Si je vous ai bien compris, en vous lisant, il y a là pour vous matière littéraire. Vous ne « romantisez » pas. Je n'ai pas peur que vous tiriez de là un drame autre que celui qui y est. Vous vous étonnez peut-être que je ne répugne pas à voir étaler au grand jour — sous des noms d'emprunt, cela va sans dire — une aventure de famille où chacun reconnaîtra les miens ? Que voulez-vous ! C'est la seule réparation que je puisse attendre. Les tribunaux auraient été impuissants ; le temps, en outre, a écarté leur action ; et tous les acteurs et jusqu'aux témoins sont morts. Vous voyez que si je parle de représailles, c'est une revanche toute platonique que je poursuis. Vous allez écrire une fable. Elle ne sauvera aucun innocent ; elle ne punira aucun coupable. Cependant, quand des faits iniques sont mis au net par un cerveau clairvoyant et juste, il me semble que la bonne cause y gagne.

Excusez-moi de vous avoir dérobé quelques minutes de votre temps précieux. Bonjour, monsieur. »

Et la voilà partie, me laissant son petit paquet dans la main.

*
* *

J'ai interrompu tout travail pour ouvrir le paquet et prendre connaissance de son contenu.

Et, quand j'en eus pris connaissance, il me fut impossible de me remettre à aucun travail.

Il me fut impossible de me remettre à aucun travail, parce que je demeurai hanté par *le fait* rapporté dans les papiers du portefeuille.

Ces papiers ne sont pas très nombreux. Ils se composent d'une cinquantaine de pages arrachées à un agenda de poche. L'écriture, fine et nette, en est soulignée par endroits au crayon bleu et

par une main autre, semble-t-il, que celle qui a griffonné les notes. Il paraît évident que les coups de crayon bleu sont de la main qui a écrit et souligné mon nom, ma qualité, mon adresse sur le papier vélin blanc enveloppant le portefeuille. Je suppose que Mlle de Querrevé-gant a trouvé elle-même dans le portefeuille légué par sa mère les feuillets d'agenda tels qu'ils se présentent actuellement, et qu'une fois en possession de l'idée qui se dégage de leur lecture, elle a souligné de sa main vigoureuse et à l'aide d'un même crayon — peut-être en une même soirée, car on voit le trait s'épaissir de page en page — toutes les propositions qui, dans le texte, au fur et à mesure qu'elle avançait en sa lecture, venaient affermir sa conviction.

Outre ces pages d'agenda, le paquet ne contient que des extraits de journaux.

Je pourrais publier ce carnet *in ex-*

tenso et sans y intercaler aucun commentaire. Et je le ferais suivre d'une courte impression fournie par les extraits de journaux. Tel est ici tout mon dessein principal. Mais, afin de rendre de l'ensemble l'intelligence facile, je crois indispensable de rassembler tous les souvenirs personnels que je possède touchant Robert d'Egmont, comte de Querrevégant.



I

Lorsque le nom de Robert d'Egmont toucha pour la première fois mes oreilles, je n'étais qu'un gamin de douze ans, et pensionnaire à Poitiers, chez un savant et digne ecclésiastique appelé l'abbé Daru. Deux fois la semaine, le jeudi et le dimanche, si je me souviens bien, l'abbé recevait après le dîner, dans sa bibliothèque, deux vieux amis à lui, l'abbé Glouin, aumônier, et le chanoine de Kerguyo, grand musicien, voire compositeur. On était aux environs de la tentative du « 16 Mai » et je laisse à penser si l'on parlait politique.

Le chanoine de Kerguyo, Breton d'ori-

gine, venait de prêcher une retraite à Nantes à des ouailles tout effervescentes, et il raconta , entre autres curiosités de son séjour en sa province, les péripéties d'une rencontre à l'épée qui passionnait encore la région de l'Ouest. Il s'agissait d'une affaire entre Robert d'Egmont et un certain député de gauche, de qui le nom m'échappe, mais qui me parut petit, ridicule et aussi peu digne de mémoire que Robert d'Egmont semblait grand et chevaleresque. Je me rappelle une expression issue de la bouche énorme du chanoine, tandis que ses yeux s'écarquillaient derrière les lunettes : « Il l'a percé d'outre en outre ! » L'abbé Glouin, seul, fit la grimace et poussa un soupir ; il était le moins cultivé des trois et le cœur dominait chez lui. Je me tenais à une petite table, avec une lampe à moi, et m'escrimais à traduire quelque chose comme du Quinte-Curce.

D'autres fois, j'entendis lire à haute voix des articles du *Triboulet*, attribués au fameux Robert d'Egmont. Je me construisis rapidement une image de cet homme : il était beau de visage, haut de taille, généreux, redresseur de torts, et d'une bravoure de chevalier Bayard.

Quelques années plus tard, les vicissitudes provoquées par les décrets sur l'enseignement secondaire m'ayant amené de Poitiers à Tours, je me trouvais pensionnaire, cette fois, non d'un abbé mais de ma grand'mère. Nous habitions rue de la Bourde, où nous avions pour voisine une certaine Mlle Cloque, vieille fille pieuse, monarchiste éperdument, et qui ne jurait à ce moment-là que par... Robert d'Egmont ! ce qui ne me parut pas du tout extraordinaire. Je continuais simplement de grandir, en un lieu comme en un autre, dans l'ombre de mon paladin.

Mais grâce à Mlle Cloque, les choses

concernant le Robert d'Egmont se précisèrent. Mlle Cloque le connaissait, elle, personnellement. Elle l'avait entendu, à Tours même, faire une conférence dans le local du cirque ; et elle l'avait vu chez tel ou tel de ses amis qui n'étaient pas des inconnus pour nous ; elle lui avait parlé. Comme elle possédait une âme de prosélyte et comme elle redoutait pour moi l'influence du lycée dont je suivais les cours, elle tint que, malgré mon jeune âge, je reçusse l'empreinte d'un homme conforme exactement à l'idéal qu'elle professait. Elle m'emmena donc avec elle, une après-midi, avec la permission de ma grand'mère, chez la comtesse de Grenaille-Moncontour où fréquentait Robert d'Egmont.

A le voir, j'éprouvai une vive déception. C'est que, tout simplement, sa personne physique ne correspondait pas à l'image construite par moi en mes

rêves. Robert d'Egmont, je l'avais vu haut et mince : il était à peine de taille moyenne, et assez replet. Je le voulais noir de poil, avec un bec d'aigle et des moustaches à la gauloise : il était blond ; il portait un nez que'conque et une barbe frisée, taillée trop bien, séparée par le peigne, sous la lèvre inférieure, en une raie correcte. Je n'étais guère en mesure, n'ayant pas quinze ans, d'apprécier ses capacités : mais, quand Mlle Cloque me parla de lui, en revenant rue de la Bourde, je ne l'écoutai que d'une oreille distraite ; et, plus tard, lorsqu'elle l'appelait, dans sa conversation coutumière, toujours un peu haute de ton : « Notre grand homme », je la regardais d'un œil niais qui lui fit dire un jour de moi : « Ce garçon manque d'enthousiasme. »

Elle lui organisa et on lui fit un tel succès à Tours, qu'il y prolongea longuement son séjour, au détriment des villes de Nantes et d'Angers, très avi-

des de le tenir en leurs murs. Il était garçon, reçu dans 'es châteaux, convoité par les meilleures familles, et fêté en tout lieu où il daignait aller. Il écrivait dans les journaux, ou tout au moins dans le journal que nous lisions. Une grande affaire fut la question de sa candidature à un siège laissé vacant par l'invalidation d'un député de droite. On fournit mille raisons magnifiques pour expliquer l'abstention qu'il observa, et, beaucoup plus tard, des hommes de son parti m'affirmèrent qu'il ne s'était pas présenté parce qu'il n'avait aucune chance d'être élu.

Lorsque Mlle Cloque consentit à faire quelque réserve touchant son grand homme, elle dit de lui : « Il est trop distingué. » Et il y avait de l'exactitude en ce propos. Comme le comte de Chambord, son maître, qui, « pour une question de serviette, » — selon l'expression un peu vive que l'on prêta à un

personnage illustre voulant désigner par là le drapeau blanc, — avait abandonné la France à un destin peu sûr, Robert d'Egmont gagnait les gens de vieille roche au moyen d'un programme d'une angélique blancheur, ce qui dans le monde des idées avait sa beauté, mais s'écartait des exigences rudes de la réalité.

Il n'en demeure pas moins que dans une société qui gardait encore d'excellentes manières, un Robert d'Egmont devait faire la pluie et le beau temps et être la coqueluche des dames.

Je n'eus pas l'occasion de voir Robert d'Egmont uniquement chez les Grenaille-Moncontour. Mlle Cloque suivait partout son idole, et, comme elle avait entrepris de me convertir à ce culte, sous le prétexte, disait-elle, « qu'il faut qu'un jeune homme ait un modèle vivant », elle ne négligeait jamais de m'entraîner avec elle.

Le paladin de mes premiers songes, le héros destiné aux actions sublimes, il ne l'était assurément pas, car je crois qu'il comprenait peu de chose aux nécessités du temps où il avait à vivre. Fût-il même parti en guerre contre des moulins à vent ? J'en doute. Tout au plus eût-il été capable de prêcher une croisade, un peu risible, parmi les femmes du monde. Mais c'était un homme cultivé, de goût fin, un homme vers qui je fus attiré bientôt par un aimant voisin de celui dont l'excellente Mlle Cloque désirait l'action sur moi, mais cependant différent.

Mlle Cloque voulait faire de moi un apôtre ; et c'était un thaumaturge laïque qu'elle voyait en Robert d'Egmont. Je crois — et les événements m'ont donné raison — que ce journaliste provincial et galant n'avait embrassé la cause monarchique et religieuse que pour des raisons étrangères à la grande

politique. Il avait l'esprit trop délicat pour être doué de ces vues hardies, indispensables dans les fortes entreprises, et il était trop scrupuleux pour pousser à fond une entreprise quelconque. Il se faisait homme d'action par générosité et sentiments exquis, et non pas par la volonté d'aboutir. C'est dans le parti adopté par lui qu'il avait rencontré le plus grand nombre d'hommes pourvus de sens moral, et c'est ce goût de l'honnête qui l'avait enflammé. Dans les milieux qu'il fréquentait et que composaient des familles héritières d'une vieille civilisation aussi belle que civilisation le peut être, il cueillait des fleurs dont le parfum ne se respire pas au bord des ornières ni sur le pavé des rues ; il suivait ces aromes en voluptueux plutôt qu'en ouvrier de cause publique. Il s'attardait aux conversations déliées comme il se fût arrêté parmi des meubles dont la forme et la patine ravissent. Il

mêlait Richelieu, politique et organisateur impitoyable, avec la société polie et les beaux esprits que le violent travail de cette rude poigne a fait surgir du terreau français. Il professait une telle passion pour les figures du temps de Louis XIV, qu'il n'était pas loin de les voir survivre en quelques personnes fanatiques d'Henri V, héritier légitime des rois. Si le comte de Chambord fût monté en 1873 sur le trône au lieu de s'arrêter, comme il le fit, à la première marche, Robert d'Egmont eût reconnu La Rochefoucauld en M. de Grenaille-Moncontour et Mme de Sévigné en la plus banale de ses correspondantes. Voilà, de ce charmant homme, quels étaient les « moulins à vent », et ce qui demeurerait de la haute figure donquichottesque que je lui avais prêtée tout d'abord : il avait le goût de la beauté morale, ainsi que tous les raffinements d'esprit qui dérivent de cette qualité, et l'immense

désir d'elle et d'eux les lui faisait reconnaître jusque là même où ils étaient le moins. Ce n'est pas tout que d'aimer Pascal, La Bruyère, Racine, et toute la belle compagnie, il faut posséder leur admirable don de connaître l'esprit humain, sinon l'on risque, avec une belle âme, de demeurer un béjaune.

Je ne dis point du tout que Robert d'Egmont méritât cette épithète pauvre, mais il en côtoyait le péril parce que ses qualités d'ordre moral ne se reposaient point, pour leur bon équilibre, sur une vertu du même degré dans l'ordre intellectuel ; autrement dit : la délicatesse de ses sentiments valait mieux que son intelligence.

J'ai beaucoup réfléchi sur le cas de Robert d'Egmont parce qu'il offre un caractère de généralité ; et puis songez que, cet homme, on me l'avait proposé comme modèle !

La maison où j'ai rencontré M. d'Eg-

mont le plus fréquemment, vers les années 80, est celle de Mme de Blou. Elle était située route de Paris, passé la place, et pour ainsi dire en pleine campagne, et avait nom la Ruaudière. Pour y accéder, comme on quittait le tram au bout du pont de pierre, il fallait gravir à pied la rampe de la Tranchée, qui est longue et raide, et c'était une véritable fatigue pour ma vieille amie. Nous montions à petits pas ; nous prenions le temps, et Mlle Cloque, essoufflée, ne songeait qu'à faire en sorte que je n'arrivasse pas là-haut « en nage ».

Lorsqu'on était enfin sur le plateau d'où les Prussiens tirèrent en 71 sur la rue Royale et l'hôtel de ville, on entrait à la Ruaudière par les vignes, puis on atteignait un épais groupe d'arbres verts derrière quoi était tapie une ancienne demeure, de bel aspect, d'où l'on dominait, imparfaitement d'ailleurs, une partie de la ville de Tours. Mais

jamais je n'entendis personne s'extasier sur la vue : on se plaignait, l'été, de la lourde chaleur qui sévissait sur ce coteau, et, l'hiver, des grands vents glacés. Je me souviens plutôt, quant à moi, de la belle saison, car l'hiver m'était odieux. Je revois pourtant d'énormes feux de bois, autour desquels les grandes personnes se rangeaient en un demi-cercle impénétrable aux enfants et jeunes gens, et je revois Robert d'Egmont servant d'écran à l'assistance qu'il charmait de sa parole en se faisant rôtir tout l'arrière-train. Je demeurais alors, le nez aux vitres, à contempler des chrysanthèmes gelés.

Mme de Blou était une assez jolie personne ; elle devait à cette époque avoir environ la trentaine ; elle savait recevoir ; elle était fort bien vue.

Son mari, lui, était un hobereau, grand chasseur. Il manquait souvent aux réunions de la Ruaudière, et toutes les

fois qu'un nouveau venu s'informait de lui, on entendait des termes de vénerie passer de bouche en bouche. Cela m'évoquait des forêts, des dames coiffées du tricorne, emportées au galop de leur monture, un noble cerf aux abois et une meute perpétuellement hurlante : tout l'appareil des chromos romantiques propre à solliciter l'imagination d'un jeune garçon qui n'a jamais rien vu.

Durant le peu de temps que M. d'Egmont eût pu m'intéresser par son prestige, je fus donc tenu éloigné de lui par mon âge et ma timidité. Quand ma vieille Egérie, qui voulait à tout prix opérer le contact de lui à moi, eut dit à l'oreille du grand homme je ne sais quelle parole magique qui l'amena à m'entreprendre, je pestai plutôt de le trouver sans cesse à mes côtés, parce que je me fichais de tous les d'Egmont du monde : j'étais amoureux !

J'étais amoureux d'une grande et

belle jeune fille, nommée Laure, qui semblait porter la plus magnifique poitrine dans un jersey collant. Et, quoique je ne lui eusse point avoué ma flamme et quoiqu'elle fût certes parfaitement insensible à l'attention que je lui accordais, c'était pour elle que je venais chez Mme de Blou, pour elle que j'allais chez les Grenaille-Moncontour. Mon Dieu ! si Mlle Cloque se fût doutée que je ne l'accompagnais pas par pur amour de « la bonne cause » !

De sorte que, lorsque M. d'Egmont vint m'aborder, une après-midi de printemps, dans le jardin, il me trouva aussi mal disposé que possible à l'écouter. Il me parla de mes études, de l'esprit de mes professeurs. Il était persuadé qu'au lycée on m'enseignait, à peu près uniquement, les principes du sans-culottisme. Cela me froissait parce que, bien que j'en fusse à mon quatrième établissement d'éducation, j'étais successive-



ment et invariablement fier de chacun d'eux. Notre premier contact fut tout à fait mauvais. Mlle Cloque, qui ne nous avait pas quittés de l'œil, en fut atterrée. En redescendant, ce soir-là, la rampe de la Tranchée, elle me fit un sermon soigné. Elle pouvait parler, la chère vieille ! J'étais sourd à ce qu'elle me disait, et je me moquais de mon échec avec M. d'Egmont, qui n'était rien au prix de mes fiascos réitérés devant la jeune fille au jersey. J'étais mélancolique et défait, mais pour un motif qu'on ne soupçonnait pas.

L'épreuve se renouvela tout l'été, pour aboutir chaque fois au même résultat. Et dire qu'à une autre saison, ce d'Egmont aurait pu me toucher, car j'étais en réalité très ouvert aux questions qu'il affectionnait ; j'avais éprouvé, à Poitiers, chez l'abbé Daru, une véritable passion pour l'Henri V de d'Egmont ! Qui sait ce que d'Egmont

eût pu faire de moi ! Mais il tombait mal ; il me dérangeait ; et rien au monde ne valait pour moi une seconde d'attention, si ce n'était la jeune fille que j'aimais.

D'Egmont conclut de ses tentatives que j'étais un garçon qui offrait toutes les apparences du tempérament le plus ardent et que cependant je ne traduisais au dehors que l'indifférence glaciale, voire un dédain universel qui n'allait pas sans offrir des inquiétudes.

Ce jugement n'était pas tout à fait sot, mais il n'était pas non plus très intelligent : M. d'Egmont devinait mes feux et n'avait pas le soupçon qu'à quinze ans je les pusse diriger ailleurs que vers la politique ! Ah ! il se chargea, lui, de recueillir les inquiétudes qu'offrait mon cas ! Et aux oreilles de ma famille, qui demeurait assez calme à mon sujet, il sonna la cloche d'alarme. Mlle Cloque et ma pauvre grand'mère se consultèrent, et consultèrent et remuè-

rent Université, Médecine et Clergé : mes professeurs, le proviseur, un docteur homéopathe, un allopathe, le chapelain de Saint-Martin, le curé de Notre-Dame-la-Riche et un évêque *in partibus*, parent de la comtesse de Grenaille, furent chargés de sonder ma conscience et de découvrir ce que je portais dans ce double pli qui se creusait déjà à mon front et qui refusait de s'entr'ouvrir à la voix charmeresse de M. d'Egmont !

Il est évident que je ne rapporte ici cet épisode personnel que dans la mesure où il contribue à éclairer la figure de l'illustre père de Mlle de Querrevégant. Je dis comment je l'ai connu et les motifs qui font que sa figure n'a jamais pu s'effacer de ma mémoire : elle est liée en moi à des souvenirs intimes de jeunesse, ce qui explique la commotion que j'éprouvai dans ma bibliothèque lorsque je reçus la visite de l'étrange et résolue jeune fille qui me remit son paquet blanc.

II

Le tocsin mis en branle par Robert d'Egmont à propos du mystère en moi contenu devait avoir d'imprévisibles conséquences.

Le bruit donc s'était répandu que j'étais mystérieux et inquiétant. C'était Robert d'Egmont qui avait porté le diagnostic. Il l'avait fait après un examen de ma personne sollicité par Mlle Cloque. Elle et lui étaient des notabilités dans la ville. Le garçon nul et effacé que j'étais dans la société, c'était le signaler à l'attention. On ne m'en avait jusque-là accordé aucune. Je m'ennuyais beaucoup dans le monde ; je

ne tenais à rien sinon à plaire à une personne unique, encore avais-je cette singularité de désirer lui plaire sans rien faire pour cela ! J'eusse pu sans doute attendre et soupirer longtemps.

Or, voici que l'homme le plus en vue de la région, la parure des salons, le *leader* des journaux départementaux venait de me signaler, non à cause d'une qualité, certes, mais à cause d'une particularité curieuse : j'étais, avait-il dit, en propres termes, « passionné, dédaigneux, inquiétant... »

Trois épithètes qui ne s'appliquent pas à un jeune homme du commun ! Elles circulèrent. Elles parvinrent rapidement jusqu'aux oreilles de ma grand'mère ; et, à l'effet produit sur la chère femme, je pus savourer par avance le sentiment de mes contemporains. Le médecin m'eût déclaré atteint d'une maladie incurable que l'alarme n'eût pas été plus vive. Il fallut des colloques

nombreux avec Mlle Cloque, et, je le crois volontiers, d'innocents mensonges de celle-ci, pour apaiser une pauvre femme qui, parce que le pseudo-prophète avait prononcé, voyait déjà dans un garçon timide et taciturne quelque futur perturbateur de l'ordre public ! Mlle Cloque dut adoucir les trois épithètes, leur accoler un commentaire ingénieux, et affirmer probablement que d'Egmont lui-même était revenu sur son horoscope, sans quoi j'eusse été perdu dans l'esprit des miens. Mais, en revanche, l'opinion publique, moins intéressée, elle, à la pureté de mon âme, se trouva également intriguée. On me regardait, on m'invitait, on essayait de me faire parler ; j'étais désigné comme un cas. La moindre excentricité de ma part, et j'étais classé phénomène !

Tout cela m'eût fait sourire ou m'eût simplement ennuyé si je n'eusse aussitôt escompté l'avantage que j'en pouvais

tirer aux yeux de Laure. Dès les premiers bavardages inspirés par cette affaire, j'avais remarqué que Laure, habituellement aussi indifférente à ma personne que si j'eusse été invisible, me regardait à la dérobée. De plus, à plusieurs reprises, je pus observer qu'elle parlait de moi dans les groupes, car je voyais, durant qu'elle chuchotait à l'oreille de ses amies, ces dernières, une à une, se retourner vers moi, et ayant rencontré mon regard, les unes rire, les autres se montrer embarrassées. Ne devenais-je point un héros dans ces conciliabules ? Quelle que fût l'opinion qu'on y pouvait avoir de moi, en tout cas, je n'étais plus pour ces demoiselles le jeune homme négligeable.

C'est à cette occasion que je fis une découverte à propos de moi-même qui m'a éclairé définitivement sur mes faiblesses. — On voit si ce d'Egmont, cause de tout cela, peut m'intéresser ! —

Je découvris que ma timidité, comme la plupart de ces sottises retenues, était fausse ou tout au moins partielle, et de nature à se muer tout à coup en un parfait aplomb. Elle me venait de vanité et de paresse. Je ne prenais pas la peine de briser la glace entre moi et un milieu qui m'ignorait : j'avais la sottise prétention qu'il me découvrit et vint à moi. Mais pour peu que je me le sentisse favorable, je n'avais plus aucune retenue : elle était loin, ma timidité prétendue !

Dans ce temps-là comme aujourd'hui, il ne manquait point de se trouver des femmes et des jeunes filles prêtes à tout pour compter en leur clientèle le personnage qui s'est fait remarquer. A un Robert d'Egmont il n'y avait pas jusqu'à des fillettes qui ne fissent la cour. Ce manège était quotidien, comique pour les uns, objet de scandale pour les autres, et thème à papotages et à commen-

taires sans fin. On signalait de folles audaces, des témérités inouïes et aussi des pudeurs prématurées et hors de propos, des fronts rougissants sans raison, des joies imaginaires, des dépités causés par l'ombre d'une ombre, des rivalités entre péronnelles toutes égales devant l'impartialité absolue du héros ! Pour un garçon de mon acabit, comme pour tout homme en notre petit monde, en fait d'objets de galanterie il n'y avait à prendre que les laissés pour compte de M. d'Egmont ; triste situation, mais reconnue, d'ailleurs, équitable : le *leader* avait tout pour lui. Et il augmentait encore son prestige du fait qu'il ne tirait de la situation ni vanité désobligeante, ni même agrément apparent, ce qui ne laissait pas d'étonner. D'Egmont, tout gracieux qu'il se montrât, tout charmé aussi des grâces qu'il recevait, se haussait dans l'opinion générale, en demeurant invulnérable et supé-

rieur aux humaines faiblesses. Figurez-vous un homme à qui l'on eût tendu, par centaines, des romans, dont quelques-uns, séduisants, entr'ouverts à la bonne page, et qui eût toujours à lire quelque lettre au cachet de Frohsdorf, parfois écrite de la main du Prince, à moins que ce ne fût l'Évangile ou les Commandements de Dieu. Quel homme !

Il faut ajouter que les grands jeunes gens faisaient défaut dans nos réunions, j'entends les gaillards de dix-huit à vingt-cinq ou vingt-sept ans. Le service militaire, les études, je ne sais quel hasard peut-être les retenaient ailleurs. A peine voyions-nous apparaître de temps en temps un Saint-Cyrien. De sorte que, de la catégorie des gamins comme moi, on passait immédiatement à celle des hommes établis ou mariés dans la ville. Aussi quelques-uns de mes contemporains avaient-ils beau jeu pour flirter, et tous ne s'en privaient pas.

Eux, sans exception, élèves d'un collège des Pères dispersé et dont les tronçons se dissimulaient dans les hôtels aristocratiques, et moi, lycéen, nous ne nous fréquentions pas et nous nous regardions comme s'il y eût entre nous un poteau frontière. Appartenant tous à des familles opulentes ou très aisées, ils étaient biens mis, tandis que je souffrais d'un certain pantalon vert acheté dans une maison de confection, et qui fit le désespoir de mes années d'adolescence.

C'est dans ces conditions que venait me surprendre la réputation créée par les trois épithètes de M. d'Egmont : « passionné, dédaigneux, inquiétant... »

La jeune fille qui hantait mes rêveries et mes nuits, Laure, m'évita ostensiblement. J'en reçus un coup douloureux, que je dissimulai mal, c'est probable, car une autre jeune fille que je n'avais point recherchée, une amie de Laure, d'ailleurs, me murmura en m'ap-

puyant un doigt sur la manche :

— Elle a dit qu'elle ne se commettrait jamais qu'avec un homme sûr...

Ce rapport était perfide à l'égard de Laure et assez outrageant pour moi. Je répliquai à cette pécore :

— Elle a joliment raison. Et vous pouvez le lui dire de ma part.

Je me croyais perdu. Je souffrais. Je faisais le vœu de plutôt abandonner Mlle Cloque que de jamais remettre le pied en cette maison.

Comme je prenais ces sombres déterminations en tournant, tout seul sous un tilleul, une jeune fille me heurta : elle courait, elle allait faire une commission, me dit-elle, et elle s'excusa de m'avoir heurté. Mais, de plus, elle s'arrêta, parut oublier la commission dont elle prétendait avoir à s'acquitter, et elle me dit :

— Vous avez bien raison de faire bande à part : ils sont poseurs !

— Qui ça, mademoiselle ?

— Tous, tant qu'ils sont. Savez-vous de quoi ils discutent ?... De l'injustice qui réserve aux seuls membres de la noblesse italienne l'honneur de faire partie de la garde papale ! Il y en a deux qui voudraient être gardes-nobles. Je leur ai demandé pourquoi...

— Parbleu ! à cause de l'uniforme.

— Justement. Comment le savez-vous ?

— Tous les jeunes gens savent ça. Il n'y a pas besoin d'être chez les Pères.

Et je regardais mon humiliant pantalon vert. A vrai dire, la jeune fille ne semblait pas voir mon pantalon. Elle me dit :

— Oh ! vous, vous êtes un mystère.

— Pourquoi donc ?

— On le dit...

— Ah ! Vous avez entendu le jugement de M. d'Egmont ?

Et la voilà qui jase, et je sens qu'elle est piquée par la curiosité. Deux amies

à elle passent et disent : « Oh !... un flirt !... » Mais elles interrompent le prétendu flirt sans vergogne, ce qui prouve qu'elles ne le croient point réel. Toutes les trois sont rongées du désir d'éprouver le jugement de M. d'Egmont. Et nous bavardons plus, en cinq minutes, que nous ne l'avons fait en deux mois.

Toutes les trois lâchent M. d'Egmont, sans s'apercevoir que c'est à cause de leur foi en son jugement qu'elles sont là, sous le tilleul, en ma compagnie. Elles m'amuse un peu ; je ne suis pas fâché de n'être plus seul. Mais presque aussitôt, elles me blessent en croyant devoir se moquer de Laure qui « donne dans toutes les sornettes ». Les sottises ! Elles ne sauront rien de moi. Je me renferme hermétiquement. L'une dit :

— Oh ! oui, vous êtes dédaigneux !...

Une seconde, lui poussant le coude, prononce, plus bas :

— ... et passionné ! ma chère...

Le mot « inquiétant » se formule, j'en suis sûr, en leur esprit, à toutes les trois, mais aucune ne veut le prononcer. Cependant c'est à cause de ce dernier mot qu'elles sont là avec moi, à cette heure, sous un tilleul où elles m'eussent laissé tourner solitaire si le sens de ce mot ne les eût agitées.

Elle m'interrogent sur ma famille ; elles veulent savoir pourquoi on m'a mis au lycée. Etre au lycée paraît une situation anormale, un peu monstrueuse. Je sais bien pourquoi on m'a mis au lycée : c'est parce que les établissements religieux où j'avais été précédemment, fermaient tous, les uns après les autres ; mon père, lassé, a voulu que je fisse au moins mes trois dernières années en paix. Mais je leur dis :

— On m'a mis au lycée parce que ça plaît à ma famille.

— Et à vous ?

AH ! PLAISEZ-MOI...



— A moi aussi.

— Beaucoup ?...

— Enormément.

— Il exagère, dit l'une d'elles.

— Si je n'étais pas au lycée, Mlle Cloque ne prendrait pas tant soin de mon âme... ni M. d'Egmont...

Elles sourirent, toutes les trois.

— On vous croit en danger, dit l'une ; on veut vous sauver. Entre nous : êtes-vous grand pécheur ?

— Peut-être ! fis-je d'un air sombre.

Alors elles se rapprochèrent de moi :

— Oh ! vous vous confesserez bien un peu à nous ?...

Une certaine intimité allait s'établir quand je vis tout à coup dans notre groupe une quatrième femme et qui n'était autre que la maîtresse de maison.

Mme de Blou me prit, familièrement, maternellement, par le bras, et m'entraîna en me disant qu'elle ne me

connaissait pas assez et qu'elle voulait causer avec moi.

Elle répandait un parfum exquis ; son bras, en pesant sur le mien, me troubla ; je la regardai cependant avec un peu de méchante humeur parce qu'elle m'avait arraché à la compagnie des trois jeunes filles que je préférais à la sienne, bien que déjà j'en voulusse aussi aux trois jeunes filles de m'avoir détourné de Laure.

Mme de Blou me dit :

— Pourquoi êtes-vous si fermé ? Est-ce que je vous fais peur ?

— Oh ! madame !...

Elle m'adressa sa question sur le pas de la porte, et tandis qu'elle pliait en les ouvrant les hautes persiennes rabattues contre la chaleur. Et quand nous fûmes dans la pièce ombreuse et fraîche où nous avions l'air d'apporter avec nous la clarté, elle se planta devant moi ; de ses deux mains elle me serra

l'un et l'autre bras ; et, dans mon nez, d'une haleine aussi suave que l'atmosphère embaumée qui s'exhalait des corbeilles de fruits, elle me dit :

— Vous ne voyez donc pas que je désire être votre confidente ?...

A ces mots, je sentis toute ma chair fondre.

Une confidente ? ah ! certes, je désirais en avoir une ! Et je ne l'avais pas espérée aussi belle. Nulle femme jeune ne m'avait jamais parlé tendrement. Toute mon enfance s'était écoulée parmi des parents âgés et des prêtres. Mlle Cloque, certes, s'efforçait, par tous ses moyens, à provoquer de ma part ces aveux d'adolescent où les grandes personnes s'imaginent que le secret d'une nature va tout à coup se révéler. Mais l'excellente Mlle Cloque était trop vieille, à mon gré ; outre cela, je savais bien que, la confiance que souhaitait de moi Mlle Cloque, c'était une confiance con-

forme à ses désirs, et nulle autre. Quelle que fût à mon endroit l'anxiété de cette grande obstinée, elle ne désespérait pas un moment que ce que je semblais cacher au fond de moi ne fût tout simplement ceci : « Je brûle pour vos idées, mademoiselle Cloque ! Mademoiselle Cloque, je n'ai pas d'autre tourment que la crainte de ne pas ressembler en tous points à M. d'Egmont... » Oui, oui, dès cette époque, j'avais démêlé son caractère : elle attendait à tout instant que je lui procurasse cette cause de ravissement.

Et soudain, voilà que la plus jolie femme que je connusse venait me dire, de son souffle parfumé, qu'elle désirait, elle, être ma confidente ! Ah ! celle-ci, oui, comme confidente, fichtre ! je la voulais bien.

Je pâlis un peu, certainement ; mes yeux durent se cerner. Je savais les ravages que les émotions me causaient.

Mais je souris presque aussitôt, et d'un air charmé, heureux, reconnaissant.

— Oh ! Vous êtes impressionnable, me dit-elle.

Elle m'avait pris une main et ne la quittait pas. Nous nous trouvions seuls dans une pièce servant de salle à manger et où le goûter était servi. Elle m'entraîna dans le salon, beaucoup plus grand, également dépeuplé, toute la compagnie étant au jardin, et où les coins semblaient des refuges lointains et perdus. Nous aboutîmes, la main toujours dans la main, à l'un de ces coins garni d'un divan d'angle que recouvrait — je le vois encore — une perse à fleurs bleues.

— Asseyons-nous, me dit-elle, et causons.

Elle sentait délicieusement bon ; l'endroit était frais, joli ; la proposition flatteuse, inespérée. Toutes les circonstances semblaient réunies pour m'enchanter. Comment donc n'étais-je pas

plus joyeux ? Cela provenait-il de mon horrible pantalon vert qu'un rais de soleil désignait comme eût fait un doigt ? Cela provenait-il de ce que ma « confidente » aimable, parfumée et jolie, avait dans la physionomie je ne sais quoi d'ingrat qui m'apparut au moment exact où, m'asseyant à côté d'elle sur la perse bleue, je regardai quasi simultanément la barre lumineuse qui tirait des émeraudes inopportunes de mon infortuné vêtement, et le visage de femme qui, pour la première fois, se penchait sur moi jusqu'à me toucher presque.

Qu'est-ce qu'il y avait dans le visage de Mme de Blou ? Elle avait les yeux bruns, encerclés de cils longs et courbés, un petit front blanc, net, droit et bas, qu'ornaient de sombres cheveux luisants, séparés par une belle raie bleuâtre, étroite et droite, et disposés de part et d'autre de façon à former les

deux boucles d'un grand nœud plat. C'était la mode alors. Je vois encore son nez que l'on vantait beaucoup et qui plaisait à tous parce qu'il n'était ni trop sérieux ni franchement léger ; il n'affectait aucune forme classique et l'on discutait s'il était retroussé. Il portait, l'été, trois ou quatre toutes petites taches de rousseur, pas davantage, et qui le complétaient très bien. Voici probablement ce qui ne me séduisait pas : les lèvres, quoique admirablement dessinées, étaient trop minces et ne semblaient pas faites pour recouvrir des dents belles et d'une singulière puissance. Quand elle me parla, assise à mon côté, sur le divan d'angle, et alors que j'étais tapi sur un coussin un peu flasque et dégarni qui me laissait plus bas qu'elle, j'aperçus tout l'hémicycle de ces dents bien plantées mais qui empiétaient sur l'intérieur, n'y laissaient place qu'à une langue menue et vous obli-

geaient à penser plus au broiement qu'au baiser.

Elle se faisait bien douce pourtant, ma future confidente ! Elle m'appela par mon petit nom, d'abord, ce qu'elle n'avait jamais fait ; puis elle me dit :

— Il faut absolument que je vous apprivoise...

Je riais niaisement.

— Oh ! dit-elle, vous verrez que cela n'aura rien de désagréable... Mais je sens qu'il ne faut pas vous entretenir, vous, au milieu du monde... Voyons, à quelle heure sortez-vous de votre lycée ? Vous faites bien un petit tour rue Royale avant de rentrer chez vous, je suppose ? Vous savez que j'y descends tous les jours... Vous viendrez manger avec moi un baba chez Roche !

Ah ! nous n'étions pas des jeunes gens d'aujourd'hui ! Je lui dis :

— Je n'oserai jamais.

— Eh bien ! dit-elle, moi, j'irai vous

cueillir, s'il le faut, jusqu'à la porte de votre boîte... Est-ce que vous aurez honte de vous promener avec moi ? C'est que j'ai juré à votre grande amie Mlle Cloque de faire de vous un homme du monde...

Alors j'eus tout de même la force de placer un mot :

— N'avez-vous pas peur qu'elle ne soit jalouse ?

Ceci ne lui déplut pas. Elle rit, levant la tête et me montrant encore une fois sa vigoureuse mâchoire supérieure :

— Pourquoi me regardez-vous comme cela ? me demanda-t-elle, on jurerait que je vous épouvante... Est-ce que vous me trouvez laide ?

— Oh !...

Et, assez ingénument, je la regardai aux endroits par où elle me plaisait le mieux : à son petit nez, à son beau teint, à ses cheveux, à sa poitrine.

On entendait les éclats de voix au

dehors. Elle détourna vivement la tête, explora d'un coup d'œil la pièce entière, puis se pencha vers moi et me dit, de tout près, presque dans la bouche :

— Vous n'avez jamais eu de maman ?

— Je ne l'ai pas connue...

— Pauvre petit !...

Et, m'ayant jugé à plaindre, elle se crut autorisée à m'enlacer de son bras le cou, et elle m'embrassa, là où sa bouche se trouvait.

Comme elle sentait très bon, je fus heureux et goûtai très volontiers et même assez longtemps son baiser. Mais son bras m'avait pesé lourd sur la nuque et, ma foi, fait un peu de mal.

Elle se leva d'un bond, me planta là, traversa le salon en courant. Dehors, j'entendis son pas précipité sur le gravier. Elle rejoignait sa compagnie.

Je me trouvai bête et embarrassé. Je me mis à courir, moi aussi, dans cette grande pièce, puis soudain je pensai

qu'elle avait couru pour ne pas avoir l'air d'être restée seule avec moi. J'eus seulement à ce moment-là l'impression qu'elle avait quelque chose à cacher ; et, en me voyant passer dans une glace, j'éprouvai ma première vanité de jeune homme : Mme de Blou et moi, nous avions ensemble un secret.

Je respirai ma main qu'elle avait tenue et qui était imprégnée de son parfum, et je m'en allai tout doucement, au lieu de courir, jusqu'à la terrasse où l'on attendait, sans trop l'espérer, qu'une brise fraîche s'élevât de la Loire.

Les trois jeunes filles que j'avais quittées sous le tilleul m'environnèrent presque aussitôt, et la plus hardie me dit :

— Vous avez un flirt avec la patronne !...

Je fus très choqué du terme qu'elle employa et de la chose à laquelle elle fit allusion. Et je cherchai des yeux

Laure, qui, elle, me semblait douée de la plus haute distinction.

Mais Laure qui, en effet, se tenait toujours d'une manière impeccable, était paisiblement assise au milieu des dames âgées et n'avait probablement remarqué ni mon absence ni mon retour. Cependant, à côté d'elle, Mlle Cloque avait noté l'une et l'autre ; je le vis à son œil de jais dirigé incontinent sur moi. Et cet œil était charmé. Je m'approchai de ma vieille amie, dans l'espoir, il est vrai, qu'elle m'obligeât à parler à Laure ou qu'elle fît à Laure quelque compliment de moi. Et c'est ce qui allait se produire lorsque Laure se leva et parut se diriger avec empressement vers quelqu'un. Je la suivis des yeux et n'eus pas de peine à constater qu'elle n'avait eu nul motif de se lever sinon celui de m'éviter.

Ce court manège effaça toute trace de la petite satisfaction vaniteuse que

je tirais de l'épisode du salon. Je quittai ce soir-là la Ruaudière malheureux, désespéré.

Mlle Cloque, en descendant la rampe de la Tranchée, me dit :

— Mais, voyons, pourtant, mon cher enfant, vous avez paru vous émanciper un peu. Vous avez causé avec des jeunes filles. Je suis sûre que Mme de Blou a de la sympathie pour vous : ne vous l'a-t-elle pas dit dans vos quelques minutes d'aparté ?

— Si fait, si fait ! Très gentille, Mme de Blou.

J'admirais que rien n'eût échappé à Mlle Cloque. Elle était prodigieuse et me rappelait mes anciens surveillants des « établissements libres ». Avait-elle donc tout vu ? J'étais un peu nerveux ; je lui dis :

— Mme de Blou ? elle m'a embrassé...

J'attendais l'effet. Mlle Cloque ne réfléchit qu'une seconde : dans l'incer-

titude, elle fonça vers l'interprétation optimiste :

— Elle est si bonne ! me dit-elle ; cette gentillesse ne m'étonne pas de sa part.

Mais moi, mauvais, je répliquai :

— Elle a un parfum ! la mâtine !...

— Je crois, dit Mlle Cloque, qu'elle emploie le vétiver. C'est en effet un peu fort, mais du goût de son mari, paraît-il.

C'est ainsi qu'en toute occasion et sur tout sujet, Mlle Cloque avait un jugement prompt, rendu, eût-on juré, de toute éternité, et qui, invariablement, donnait satisfaction à ses appétits moraux.

Je voulais, moi, lui parler de Laure. Mais, comme elle ne tenait pas à ce que je lui parlasse de Laure, elle m'empêcha toujours d'en venir à prononcer ce nom.

Je crois qu'il ne lui déplaisait pas de

me voir m'émanciper un peu au contact de Mme de Blou. Elle désirait que je prisse l'usage du monde, lequel ne s'acquiert qu'en fréquentant les femmes du monde. Imaginait-elle que ces fréquentations pussent passer les bornes des convenances ? Je ne sais. Elle avait vécu de longues années et il s'en fallait qu'elle fût aveugle. Mais, comme elle voulait que les choses allassent à son gré, je crois que dans le cas présent elle supprimait en son esprit jusqu'à la possibilité du danger. De sorte qu'elle approuvait et favorisait sans réserves mon amitié naissante avec Mme de Blou.

Je discernai ces nuances à ceci que m'ayant vu entrer dans la salle à manger de la Ruaudière, à la main de Mme de Blou, et sortir du même lieu, dix minutes plus tard, derrière Mme de Blou qui courait avec agitation, elle me fit, à ce fait, une très courte, très légère allusion, mais qui était suffisante, et

exprimée d'un ton satisfait ; de plus, et c'est ceci qui est remarquable, elle ne répéta pas du tout l'allusion en présence de ma grand'mère qui, moins compliquée, elle, et moins maîtresse de ses jugements, en eût conçu une véritable angoisse.

III

Le lendemain, à 4 heures de l'après-midi, comme je sortais, en compagnie de mes camarades, du lycée Descartes, une vive émotion me faisait pâlir. Je pensais — et j'avais pensé durant toute la classe, non d'ailleurs impunément — à la menace aimable que m'avait faite Mme de Blou, de venir m'attendre devant la grille. Que diraient mes copains de me voir aborder par une si belle dame ? J'étais à la fois flatté pour ce qui était de l'opinion publique, inquiet des « bateaux » qu'on allait me monter à ce propos, et en outre ennuyé, parce que Mme de Blou ne m'intéres-

sait pas outre mesure. C'était un personnage nouveau, élégant, joli et parfumé, mais qui allait rompre mes habitudes, m'obliger à quitter tel de mes amis que j'accompagnais régulièrement jusqu'à tel endroit, avec qui j'échangeais des propos concernant les professeurs, les devoirs, la classe suivante ou les projets d'avenir, la profession à choisir et les amours imaginaires. Un grand plaisir, entre camarades, est de bluffer un peu. Ce jeu est impossible avec une femme plus âgée que vous de quinze ans, qui vous semble posséder toutes les expériences, toutes les roueries aussi, et qui vous intimide plus qu'on ne l'ose avouer.

Il faut dire ce qui me gênait plus que tout à l'idée d'apercevoir Mme de Blou devant la grille : c'est que, si je me jugeais ridiculement vêtu le dimanche, en visite, durant la semaine j'étais accoutumé de la plus piteuse manière !

Je respirai : Mme de Blou n'était pas à la grille du lycée. J'explorai du regard la rue. Elle ne s'y trouvait pas. Soulagement. Mais, aussitôt, incontestable dépit. Elle n'était pas venue : c'est qu'elle s'était moquée de moi.

Ce dernier sentiment était sans doute le plus fort, puisque, arrivé à la rue Royale que nous ne faisons que traverser, de coutume, mes compagnons et moi, je serrai la main de ceux-ci, tout comme si j'avais quelque importante affaire à traiter. Et je remontai seul la rue Royale. Pourquoi ? dans l'espoir de trouver Mme de Blou à la porte de chez Roche, le pâtissier...

Aux environs de la boutique du pâtissier Roche, en effet, j'aperçus Mme de Blou. Elle me parut habillée à ravir. C'était une femme tout à fait bien. Elle vint droit à moi. Elle me dit :

— Vous voyez : je vous attendais.

Elle ne semblait pas s'apercevoir de la pauvreté de mon vêtement :

— Allons ! allons ! dit-elle, venez ; je vous offre un baba.

Je portais sous le bras une grosse serviette d'écolier que j'eus beaucoup de peine à caser, chez Roche, où une foule se pressait. Je mangeai un baba si succulent que j'en oubliai ma gêne et dus manifester quelque bonne humeur. Mme de Blou paraissait contente. Mais elle connaissait trop de monde ; elle se trouvait là comme dans un salon ; elle me présenta à dix personnes. J'étais ahuri, emprunté, stupide. Et je pensais : « Mon Dieu ! si Laure me voyait !... »

Je regardais aussi de temps en temps l'heure, car j'étais régulier et l'on avait chez moi la terreur de me savoir flânant dans la ville. Je crus devoir avertir de cette particularité Mme de Blou :

— Ne vous tourmentez pas, me dit-elle. Croyez-vous que je vais vous laiss-

ser partir comme cela ? Je vous reconduis en voiture : j'ai ma charrette...

C'était à elle, cette jolie charrette anglaise dont je voyais, à travers les glaces, le cheval piaffer dans la rue, et qu'un cocher en chapeau haut de forme gris avait peine à tenir ! Et ce fut dans cette charrette qu'elle m'invita à monter à côté d'elle, l'homme ayant sauté vivement à bas, puis pris place sur la banquette d'arrière. Mme de Blou conduisait :

— Tant pis, dit-elle, je vous fais faire le grand tour ; vous verrez comme nous allons filer sur le boulevard !

Aussitôt hors de la rue Royale, tourné le Palais de Justice, elle me mena en effet à fond de train. J'avais calé sous mes pieds ma serviette. En quatre secondes, nous fûmes à la rue de la Bourde où ne s'était jamais sans doute hasardé un si parfait attelage.

— Je vais faire une visite à votre

grand'mère, me dit Mme de Blou ; mais impossible de passer si près de Mlle Cloque sans lui dire bonjour.

— Mlle Cloque, à cette heure-ci, elle est à l'église, je parie.

En effet la vieille bonne nous dit :

— Mais il y a aujourd'hui « salut solennel » !

— Ah ! sapristi, fîmes-nous, comme si nous eussions dû le savoir.

Et nous sonnâmes à la maison voisine, où j'habitais avec ma grand'mère.

Ma grand'mère non plus n'était pas là. Je priai ma nouvelle amie d'entrer cependant. Elle accepta volontiers :

— Oh ! oui. Voyons comme c'est fait chez vous.

C'était un intérieur bien modeste. Nous avions toutefois un petit jardin avec un bassin à double vasque où l'eau sans cesse se distribuait en perles. J'allai tourner une clef et donnai tout son élan au jet d'eau.

— Les grandes eaux en votre honneur, madame !

— Je veux voir votre intérieur, dit-elle.

Nous rentrâmes. Les persiennes rabattues laissaient dans l'ombre la pauvreté de la pièce. Il faisait beau et bon. On entendait le jet d'eau qui s'en donnait à cœur joie.

Je roulai un siège pour Mme de Blou, mais elle me mit les mains sur les épaules et, tout à coup, m'embrassa comme à la Ruaudière... Plutôt mieux !...

Je fus surpris. Je n'avais pas escompté cela. J'avais même oublié le baiser dernier. Je ne trouvais pas cela désagréable ; mais je ne pouvais m'empêcher de penser que c'était avec Laure que j'avais rêvé cela...

— Je suis contente ! dit Mme de Blou.

Et elle ajouta aussitôt, ce qui me parut singulier :

— Ah !... je voudrais tant être contente !

Je la regardais, déjà résigné, d'instinct, à ne pas comprendre les femmes.

Elle dit encore, et sur un ton inoubliable :

— Je voudrais tant aimer !...

Et elle corrigea vite ce que ce vœu avait d'incomplet, par :

— Je voudrais tant *vous* aimer !...

Si elle ne m'aimait pas déjà, pourquoi m'embrassait-elle ?

Je pensai que c'était là de ces choses auxquelles je n'entendais rien, à mon âge, et qu'il était vain de chercher à éclaircir. Comme je voyais, tout près de moi, sa bouche dont l'approche plus étroite m'avait causé un certain plaisir, de moi-même j'allai à cette bouche. Et cela n'en finissait plus...

Alors, avec l'audace folle des jeunes gens timides, je dis à Mme de Blou :

— Voulez-vous voir ma chambre ?

Et, sans attendre la réponse, je la poussai devant moi. J'ouvris la porte. Et nous vîmes, dans le corridor, ma grand'mère qui rentrait et que le bruit du jet d'eau m'avait empêché d'entendre.

On se fit cent salamalecs. Ma grand'mère, pas plus que Mlle Cloque, n'était fâchée de me voir en compagnie d'une belle dame, du moment que celle-ci était une femme du monde et avec qui les relations étaient flatteuses

La connaissance était faite. Mme de Blou dit à ma grand'mère :

— Madame, il faudra que vous nous permettiez d'emmener ce grand jeune homme-là, les vacances prochaines, à la Fuie ; c'est en plein bois, c'est frais et très sain...

— Vous êtes trop bonne, dit ma grand'mère ; il ne saurait être en de meilleures mains.

Ma grand'mère disait cela avec la plus parfaite conviction, et en femme

d'âge et d'expérience. Sa conviction était fondée sur la toilette de Mme de Blou, sur la charrette anglaise qu'elle avait vue à la porte, sur ce que Mme de Blou possédait une maison appelée la Ruaudière où étaient reçus M. d'Egmont et Mlle Cloque.

— Que ferez-vous de lui plus tard ? demanda Mme de Blou en me tenant affectueusement par le bras.

— Oh ! soupira ma grand'mère, faites-en un petit d'Egmont !

— En plus galant, j'espère !... dit Mme de Blou. Et elle éclata de rire, mais comme pour elle-même.

En effet nous ne comprîmes ni ses paroles ni son rire. Et je devais rester bien des années sans les comprendre. C'est peut-être à cause de cela que je me les rappelle si nettement aujourd'hui ainsi que toutes les circonstances qui les environnèrent.

A quinze ans, on réfléchit peu, même



aux choses les plus extraordinaires qui vous peuvent arriver, sans quoi je fusse demeuré ébaubi après le départ de Mme de Blou. Mais je ne pensai qu'à une chose, ce fut à persuader ma grand'mère de la nécessité absolue où j'étais d'être habillé convenablement.

Ma grand'mère, qui eût jugé cette opinion de la dernière extravagance si elle n'avait vu en moi que le lycéen, trouva la chose raisonnable et opportune attendu que je fréquentais une femme comme Mme de Blou.

— Mais, grand'mère, il y a six mois que je vais chez elle !

Oui, j'allais chez elle, mais ma grand'mère ne l'avait pas vu, et tant qu'elle n'avait pas vu, elle ne réalisait pas.

Je confesse ma vulgarité ; j'eus plus de joie à aller chez un tailleur et à être bien mis, qu'à fréquenter librement et intimement Mme de Blou. Cela peut paraître invraisemblable, étant donné

la bonne fortune qu'eût été cette jolie femme même pour un monsieur autrement important que moi. Mais j'étais assez novice pour ne pas estimer l'immensité de ma bonne fortune ; et, d'autre part, ce n'était pas Mme de Blou que j'aimais, c'était Laure.

Pourquoi n'aimais-je pas Mme de Blou ? Mais d'abord je n'avais pas eu le temps. Elle était séduisante ; et, cependant, pas autant qu'on l'eût cru. Elle montrait une ardeur non feinte, certes ; mais elle ne cachait pas non plus, à un moment donné, un regret de l'élan qui l'avait emportée. Elle m'attirait par des douceurs, par des tendresses irrésistibles, mais tout homme plus expérimenté que je ne l'étais se fût froissé d'une sorte de déconvenue soudaine, apparente à je ne sais quel signe. Et elle vous attirait tout à coup de nouveau : ce n'était donc pas à vous qu'elle en avait voulu, on eût juré que c'était à elle. Elle

vous voyait avec chagrin vous éloigner d'elle, et si elle vous rappelait, on avait la tristesse de constater, après coup, qu'elle ne savait dissimuler sa colère d'avoir une dernière fois tenté ce qui ne pouvait lui réussir.

Je me suis souvent dit, depuis, qu'elle était, à tout prendre, insupportable, et qu'il fallait mon adolescence ignorante, ma vanité et ma flamme de néophyte pour m'accommoder de cet étrange tempérament.

J'aurais des détails bien curieux à fournir sur la suite de cette petite aventure, sur la fin de cette mémorable année scolaire, sur les après-midi à la Ruaudière, sur l'histoire de Laure, sur mon séjour à la Fuie, le château en pleins bois de Mme de Blou. J'y reviendrai peut-être ailleurs ; mais ils empiéteraient ici, injustement, sur l'objet principal de mon récit dont je ne dois pas m'écarter un instant. Car si je me suis

permis d'y introduire quelques scènes où j'ai eu à jouer un rôle de comparse, c'est qu'elles font corps, indissolublement, avec l'affaire de M. d'Egmont. On s'en apercevra prochainement.

IV

Me voilà donc contraint d'enjamber cinq ou six années, et je me trouve à Paris un matin de novembre, selon l'expression consacrée, « sur les bancs de l'école de Droit ». Là, j'avise de loin un garçon que je reconnais : c'était un des élèves des Pères, que j'avais coudoyé souvent, sans me lier avec lui, chez Mme de Blou. Il me reconnut lui aussi et vint à moi à la sortie du cours, comme si nous étions d'anciens et excellents camarades.

— Où habites-tu ?

— Rue Monge. Et toi ?

— Rue de Vaugirard.

Cela ne nous destinait pas à faire route commune ; mais, en bons étudiants, nous ne rentrions ni l'un ni l'autre à notre domicile, et nous nous entretenmes des après-midi, nous disions déjà : « d'autrefois », à la Ruaudière.

Il était fort discret, remarquablement discret touchant Mme de Blou. Moi je ne l'étais pas moins. Ma foi, comme il devenait gênant de parler de tout son entourage et non pas d'elle, je finis par risquer cette simple observation :

— Il faut reconnaître que la maîtresse de maison était une femme très « chic ».

Il me dit, en tout et pour tout :

— Une femme froide.

Cela, je l'avoue, me fit rire, voire d'une façon quelque peu incongrue. Mais, à la réflexion, je pensai que mon compagnon paraissait avoir l'usage des femmes plus que moi, et le ton péremptoire de son jugement bref m'en imposa.

Cependant, une idée qui m'avait souvent taquiné, se représenta à moi :

— Et le d'Egmont ? demandai-je.

— Eh bien, quoi ? « le d'Egmont ? »

— Est-ce qu'il ne lui a jamais fait la cour ?

— Lui ? Jamais de la vie ! Elle, la lui a faite ; mais lui, non. Elle en crève, encore à l'heure qu'il est.

Nous en restâmes là. Peu après, je perdis ma grand'mère. Mlle Cloque était déjà disparue. Je n'eus plus guère de liens directs avec Tours, et c'est pourquoi, peu à peu, j'oubliai et Mme de Blou et le fameux M. d'Egmont. Je l'oubliai totalement, jusqu'au jour où Mlle de Querrevégant vint brusquement, chez moi, m'obliger à tirer de l'ombre tous ces souvenirs.

A présent, je crois en avoir dit assez pour qu'un lecteur puisse aborder sans difficulté les papiers mêmes issus du paquet blanc, et qui contiennent, à mon

avis, sinon de quoi satisfaire la vindicte d'une fille outragée ou la figure de la justice éternellement éplorée, du moins un cas intéressant touchant le cœur féminin.

J'ouvre donc de nouveau, comme je l'ai fait avec avidité aussitôt après le départ de Mlle de Querrevégant, le petit paquet enveloppé de vélin blanc, attaché par une ficelle de confiseur, bleue, et à filament métallique. Toutes pièces en mains, l'on jugera le procès ou ce qu'en suggèrent les éléments.

CARNET DE ROBERT D'EGMONT

5 août.

Une bien bonne !

Tantôt, chez Mrs W... de qui je suis l'hôte, aux Rosiers — entre parenthèses, quelle jolie propriété ! quoique enclose entre les ormes et les haies et où l'on enrage de ne voir ni le Havre ni même la

mer, — qui est-ce que je retrouve ? Mme de Blou que je n'avais pas rencontrée depuis quinze ans, c'est-à-dire depuis l'époque où je me suis éloigné de Tours. Bigre, comme on change ! J'ai fait la gaffe : je ne l'ai pas reconnue ! C'est elle qui est venue s'asseoir près de moi et me dire, doucement, presque timidement, mais avec un délicat reproche dans le ton :

— Monsieur d'Egmont, vous venez bien peu souvent voir vos amis à la Ruaudière...

« La Ruaudière !... » Suis-je assez peu poli ? je n'envoie même pas de carte aux de Blou pour le 1^{er} janvier !... Enfin, je me confonds en excuses ; j'invoque les préoccupations politiques, cent événements européens, nationaux ou locaux, des travaux, des tracas de famille.

— Vous ne m'avez même pas annoncé votre mariage.

— Est-ce possible ?

Et je sais combien c'est possible. Je

songe que j'ai connu quelque cinquante maîtresses de maison plus intimement que Mme de Blou, et qu'à la plupart les journaux ont seuls apporté le bruit de mes affaires domestiques. Heureusement, ma mémoire, jointe à une longue pratique de l'art oratoire, viennent à mon secours ; je revois nettement la Ruaudière et l'entourage de Mme de Blou. Je puis citer des noms, beaucoup de noms, et rappeler de petits faits, de tout petits, et là-dessus, broder, à ma manière.

Je m'aperçois que cela suffit. Comme on nous excuse facilement ! Quelle image on se fait de nous, sous le prétexte que nous sommes « publics » ! Quel besoin d'idoles a le monde ! Un médiocre incident de cette nature m'explique l'indulgence incompréhensible que le fidèle a pour le dieu qui le rudoie.

Nul besoin d'innocenter ma conduite, à partir du moment où Mme de Blou a acquis la certitude que je lui parlais à

elle et à nulle autre, et que je l'enlaçais, ainsi que moi-même, de ces liens du souvenir qui, par ce qu'ils ont toujours de personnel et d'un peu tendre, vous isolent dans une compagnie.

Tudieu, tout de même, qu'elle a changé, Mme de Blou ! Autant qu'il m'en souvient, elle était plutôt belle femme. Était-elle jolie ? Je ne sais plus. Qu'avait-elle de particulier ?... Ah ! j'y suis : on l'avait surnommée « Ah ! plaisez-moi... » C'était une femme qui implorait sans cesse la statuette d'Eros inexorable. .

Je me souviens de ceci au moment où j'écris. Si je m'en étais souvenu tantôt, je n'aurais pas agi comme je l'ai fait.

Mais du diable si je sais pour quel motif j'ai agi ! Est-ce gosserie attardée, et méchante, ridicule à mon âge ? N'est-ce pas aussi bien générosité irréfléchie ? Mettons que ce soit simple habitude de vieil homme galant et favorisé d'une élocution trop aisée.

Nous nous étions répandus dans le jardin après le thé. Mrs W... a fait de sa résidence normande un « paradou » comme on dit aujourd'hui. Mme de Blou n'a pas consenti à me quitter. Ici, célibataire momentanément, libre en apparence, comme autrefois, et éloigné comme elle-même de notre bassin de la Loire, j'étais son « pays », sa chose, plus exactement son homme. Mon Dieu, quoique d'une nature peu mélancolique, il ne m'était pas désagréable d'évoquer une période où j'ignorais le modeste et tranquille bonheur dont je jouis aujourd'hui, mais où ma vie, agitée, fut assez brillante. C'était de cette épithète, du moins, que chacun l'affublait, et je n'avais pas de peine, étant jeune encore, à croire qu'il n'en était pas de plus enviable.

Il me fallut un certain temps, cependant, pour me trouver à l'unisson avec l'humeur dyonisiaque que manifestait Mme de Blou. Si je fus lent à la joindre,

je sais, hélas ! pourquoi. Qu'elle ne s'en doute jamais, Seigneur, la pauvre femme ! C'est que j'ai gardé de ma jeunesse dite « brillante » ce travers, qu'une femme jeune et jolie, ou enfin qui me plaît, fait de moi aussitôt le meilleur compagnon, tandis qu'avec toute autre je suis le voyageur récalcitrant qui semble ne pas se résigner à son déplacement tant qu'un clocher vraiment pittoresque ou un coucher de soleil étourdissant ne lui ont pas arraché le traditionnel soupir de béatitude. Hélas ! Mme de Blou n'est pas le clocher dont la silhouette fait pâmer, et si la comparaison avec le coucher du soleil lui convient davantage, je suis obligé d'introduire cette réflexion que le soir de la femme ne vaut pas celui du jour...

Mais elle m'entraînait ; elle avait décidé de m'avoir tout à elle.

Notre entretien, cependant embarrassé, débuta d'une façon bien médiocre. Nous

sommes propriétaires l'un et l'autre dans la région de la Loire. Elle me dit son tourment causé par le départ d'un de ses fermiers de la Fuie, son « frère de lait », un homme tout dévoué, et qui voulait rejoindre ses enfants établis de mon côté. Cela pouvait être admirablement mon affaire : j'étais à la recherche d'un métayer. Mais le sujet l'intéressait, elle, très peu. Ce n'étaient que des paroles.

Comme nous passions entre une radieuse corbeille d'hortensias bleus abrités du soleil, et un banc rustique, elle s'assit, ferma son ombrelle et me dit :

— Oh ! je suis gourmande, gourmande ; je voudrais connaître de vous... tout !... Vous qui savez si bien parler, dites : racontez-moi...

Elle m'ennuyait déjà à un degré que je ne saurais dire, car il n'y a rien de plus désobligeant au monde que de découvrir qu'une femme vous fait la cour alors qu'elle ne vous plaît pas ; qu'est-ce

lorsqu'il s'agit d'une femme qui est à peu près de votre âge alors que vous en êtes vous-même à redouter la cinquantaine ! Mais je ne pouvais, sans grossièreté, m'échapper : elle avait si bien manifesté son intention de demeurer seule avec moi que pas un des hôtes de Mrs W... pas un ! ne s'aventura dans l'allée que nous avions prise. Je les regardais de loin, ceux et celles qui eussent pu être mes sauveurs ! Je voyais, sous les pommiers, les ombrelles multicolores passer ; je vis la charmante Mrs W... elle-même me faire de la main, au delà d'un dahlia, un signe où il y avait autant de malice que d'amitié. Je me levai instinctivement pour lui répondre, mais Mme de Blou me dit :

— Faites-la souffrir un peu ; elle est privée de vous !

Alors, simulant la galanterie, je dis à Mme de Blou avec mon plus gracieux sourire :

— *Elle est jalouse !*

Ceci ne fit pas rire M^{me} de Blou, et ne souleva de sa part aucune protestation. Le diable m'emporte ! je crois qu'elle a pris mon mot au sérieux : elle a été émue !

La disproportion entre mon intention et l'effet produit était telle qu'une inextinguible envie de rire me saisit. Je me la reprochai aussitôt, car elle était trop peu généreuse ; mais, dans un même instant, tout me surprenait ; je ne suis plus ni entraîné à dire des galanteries, ni habitué à ce qu'on en souhaite de moi ; et éloigné des femmes depuis mon mariage heureux, n'avais-je pas déjà oublié qu'aucune allusion à leur séduction possible ne saurait être prise par elles comme une complaisance ou un excès de politesse !

Jusqu'à mon rire retenu dut me donner à ce moment un certain air de hors de moi qui ne servit que d'encouragement à ma compagne ; et elle me dit :

— *Allons ! allons, racontez-moi vos histoires depuis le temps que nous vous avons perdu...*

— *L'aventure de la députation ?... Mon échec ?....*

— *Mais non, voyons ! vos histoires de cœur. Vous êtes marié, bon. Mais avez-vous oublié tout ce qui a précédé cet événement ? Avez-vous oublié le salon de la Ruaudière, devant la flambée ? et la terrasse, l'été ?... Elles étaient toutes folles de vous...*

— *Toutes, qui ça ?*

— *Mais toutes, vous dis-je : les femmes, les jeunes filles. Oh ! vous avez été un fléau pour les jeunes filles. Si je vous disais tous les mariages que vous avez fait manquer ; ceux que vous avez retardés ; ceux que votre souvenir a altérés, longtemps...*

— *Mais, vous me dites des choses épouvantables... Ou bien vous vous moquez de moi ?*

— *Dieu veuille que je sois d'humeur à me moquer de vous !*

De quel ton elle a dit cela ! Elle n'avait pas l'air de jouer la comédie. Mais ses joues couperosées !... sa lèvre qui se viole !... et son cou !... pourquoi découvre-t-elle son cou, Dieu tout-puissant ?

— *Alors, repris-je, je suis un grand malfaiteur et vous m'en voyez tout contrit... et tout fat. Mais je n'ai jamais fait la cour à personne.*

— *Je m'en suis bien aperçue...*

— *Oh ! Vous ne vous seriez pas laissé faire : vous teniez trop à votre maison, à votre rôle, et cela eût tout gâté.*

— *C'est cette considération qui vous a retenu ?*

Les femmes, depuis quinze ou vingt ans, ont pris de l'audace. Nous le constatons, simplement, quand elles appartiennent à une génération nouvelle ; mais quand celles que nous avons connues jeunes et retenues se mettent à adopter la mode

du jour, nous restons suffoqués. Elles ne savent pas qu'il faut s'être entraînées de très bonne heure à ce jeu pour n'y pas commettre des imprudences mortelles.

Placé par celle que je puis bien nommer « mon adversaire » sur un pareil terrain, et n'ayant pour m'évader que la ressource vraiment goujate de dire : « Mais non ! Je n'ai jamais eu envie de vous faire la cour », je recours au procédé des hommes de mon temps pour qui le mensonge galant était l'article premier de la vie de relations.

J'appelle à l'aide ma vieille imagination ; j'évoque les images — les images qu'au temps de ma vie d'orateur je nommais mes fées bienveillantes ; — je fais le signe de détresse aux mots, aux mots, ces partisans qui m'ont tant de fois servi ; et me voilà, cabotin retraité, jouant avec une conviction improvisée le rôle de jeune premier amoureux !...

— J'ai eu envie de vous faire la cour ;

ma chère amie... Et tenez : c'était un soir...

L'imbécillité convenue de ce début me serre la gorge, à m'étrangler. Quelqu'un ne viendra-t-il pas à mon aide ?... « Mistress W... ! chère Mistress W... ! un autre signe, je vous prie ! Cette fois, je me lève et je cours vous rejoindre à travers la pelouse... à travers les dahlias !... » Mais non, je n'échapperai plus à mon mensonge odieux, car les premiers mots prononcés, je n'éviterai pas les suivants ; Mme de Blou ici ou là, aujourd'hui ou demain, me les arrachera. Et je songe tout à coup, Dieu du ciel et de la terre ! que lorsque j'aurai prononcé les mots suivants, je serai le captif non plus seulement des désirs de Mme de Blou mais des mots que j'aurai prononcés !...

Ces considérations me mettent en rage, et, dans le sens même que je voudrais le plus éviter, voilà que j'abonde ! Je suis éloquent, je suis poète, je suis jeune

homme ! Je suis celui qui, il y a quinze ans, sur la terrasse de la Ruaudière, tout en pérorant comme aujourd'hui, parbleu ! se serait senti subjugué par la Beauté, la Grâce, et ne se serait tu que sur le sujet même qui le possédait... Les parfums des résédas et des roses, la brise vespérale, les sons lointains d'une romance chantée par une jeune fille au piano, jusqu'à l'odeur des genévriers flambés dans un four du faubourg, tout me sert à dire à cette femme vieillissante, assoiffée d'amour, qu'elle fut désirée un soir... Je dis : un soir, rien qu'un soir. Mais, un soir, que c'est beaucoup pour la chercheuse d'amour, arrivée à la fin de sa route, qui contemple ses mains toujours vides de l'objet convoité ! Un soir... Avais-je jamais pensé à ce que peut être la brève durée d'un soir d'amour, moi à qui les plaisirs furent si faciles que je n'en connais presque plus le prix ?

Je ne rapporte pas mes paroles. Pour

un témoin étranger elles auraient du bouffon, et je ne veux ni rire ni qu'on rie d'une comédie qui, comme presque toutes les vraies comédies, est triste à pleurer.

Mme de Blou mit le comble à cette tristesse en n'interrompant ni d'un mot ni d'un geste ma tirade. Elle n'y ajouta pas la petite réflexion que j'attendais tout de même, étant donné le laps de temps écoulé depuis ma muette extase prétendue, sur la terrasse de la Ruaudière. A elle il convenait de plaisanter ou de faire comme si elle jugeait la chose comique ; ou bien, si elle ne doutait pas de mes paroles, elle eût pu signaler modestement la dérision qu'il y a à se remémorer ce genre d'émotion quand les années impitoyables..., etc. Que sais-je ?... J'attendis un très court instant. Je ne voulais pas la regarder ; je fixais les hortensias. Silence. Alors je me levai, et elle me suivit. Je pressai le pas, un peu plus que de raison ; et, ayant aperçu plusieurs per-

sonnes qui rentraient à la villa, je me frottai joyeusement les mains en disant :

— Ah ! ah ! Nous allons faire un bridge !

7 août.

Si je pense au colloque que j'eus hier avec Mme de Blou, je n'ose descendre à Trouville ; je suis exposé à y rencontrer cette femme ; elle est folle ; et l'inconséquence commise par moi est sans nom. Parbleu ! je raconterais l'aventure, on rirait bien, et l'on se moquerait aussi de mes scrupules ou de mes tardifs remords. Mais on se moquerait aussi d'une malheureuse qui n'est ridicule que d'avoir toute sa vie aimé l'amour sans en goûter jamais les avantages... Au vrai, je sens que je rirais moi-même beaucoup de l'aventure si elle m'était contée... Serais-je par hasard flatté qu'elle me soit arrivée à moi et point à un autre ? Eprouverais-je quelque vanité à voir une femme quasi

quinquagénaire se troubler d'un aveu rétrospectif... et mensonger ?... Notre vanité est si grande qu'elle peut encore trouver son compte en de pareilles conditions.

Je n'ai rien dit à personne. Je ne descends pas à Trouville ce matin. Je me promène dans le jardin. J'évite l'allée où la sotte aventure m'est arrivée hier. Cette corbeille d'hortensias bleus, ce banc, me causent une répugnance. Je songe au cou de Mme de Blou, dont la peau craquelée, rougeâtre, enduite de gras, poudrée, et mobile comme si elle avait cessé d'adhérer à la chair, prend pour ma vue un aspect horrible ; je la vois à la loupe, ou portée au carré par un peintre à peinture léchée... Brrr !

Le soir.

Je n'ai pas voulu descendre en ville ; alors, qu'ai-je fait ? Je suis allé à cinq heures chez Mme de la T..., voisine de ma gracieuse hôtesse. Et sur qui tombé-je ?

Naturellement sur Mme de Blou que je voulais éviter.

Dans l'appréhension d'une rencontre avec elle, j'aurais pu prévoir toutes les attitudes imaginables. Je n'aurais certainement pas prévu ce qui s'est passé.

C'est une femme assez décidée. Je l'ai vue manœuvrer autrefois, et que n'ai-je pas entendu rapporter de ses faits et gestes ! Elle mourait de l'envie d'aimer et elle ne pouvait pas aimer. Comment en était-elle à déplorer de ne pouvoir pas aimer ? Mais c'est qu'elle avait fait tout le nécessaire pour s'en convaincre ! Les premières années de son mariage ne furent qu'un dépit perpétuel, et contre son mari et contre elle-même et contre tous. Un enfant, deux enfants ne l'apaisèrent pas. Les courses, les sports, la vie mondaine ne parvinrent pas à la distraire. Je sais les noms de plusieurs amants qu'elle a eus, aussi discrètement, j'oserai dire aussi correctement que cela devait se faire pour une

femme de sa qualité, dans une ville de province ; je sais aussi qu'elle les a, presque dès le lendemain, sinon jetés par la fenêtre comme une Marguerite de Bourgogne, du moins rejetés. Ils n'étaient pas ce qu'elle avait cru ; elle s'était grossièrement trompée : elle n'aimait pas, la pauvre, elle n'aimait pas ! Jeune quand je l'ai connue, — elle avait de vingt-huit à trente ans, — elle n'attendait déjà plus qu'on s'offrît à elle ; et pour pouvoir s'offrir sans se compromettre — car elle a toujours conservé jalousement ce qu'on est convenu d'appeler une irréprochable tenue — on m'a affirmé qu'elle faisait la maman trop tendre, vis-à-vis de blancs-becs à peine sortis du nid ; elle a été la maîtresse de potaches...

C'est cette femme à qui j'ai dû dire, hier, que je l'avais désirée, un soir ! et qui m'a suivi dans un angoissant silence, lorsque je me suis levé. Qu'avais-je donc à redouter d'elle ? me dira-t-on. Hé ! si

elle a quelque notion de son âge, ce doit être celle qui lui permet les coudées plus franches. Outre cela, n'oublions pas que nous sommes à Trouville et non à Tours. Outre cela, disons-nous bien que les mœurs ont acquis beaucoup de liberté. Ce que j'avais à redouter d'elle ? Mais tout simplement qu'elle se jetât à ma tête !

Erreur ! erreur ! Sur les mouvements de l'esprit, le plus habile homme constamment se trompe. Je ne suis pas le plus habile homme, et je me suis trompé. Qu'elle se jetât à ma tête ! Ah ! point du tout ! Et c'est ici que, malgré toute la bienveillance que j'éprouve envers une femme affligée de la pire infirmité physique ou morale, je ne puis me retenir d'être sensible au comique de la situation. Mme de Blou, qu'un demi-siècle étendra bientôt entre sa poigne de fer, s'est comportée avec moi en ingénue, en jeune fille qui a reçu la veille le choc à la foi brutal et doux du premier aveu ! La plus sinistre

farce, si je n'eusse senti, dessous, la plus pathétique sincérité...

Cette femme était transformée. Elle gardait son cou affreux, ses traits flétris, sa taille — qui est demeurée mince — imperceptiblement déviée ; mais toutes ses manières, le moindre de ses gestes, le plus insignifiant de ses mots, étaient d'une nymphe pourchassée, ensemble heureuse et craintive.

Elle n'osait plus m'adresser la parole ; mais cependant elle ne m'évitait pas. Quand je lui baisai la main, elle inclina les yeux, et les tint à demi-clos, longtemps. Puis elle courut... Elle courut !... Cette femme de cinquante ans courut sans motif ! Elle courait dans le salon de Mme de la T... comme court une jeune fille ! Elle s'empressait à servir. Elle arriva à moi bonne première, avec la tasse à thé ; et elle me demanda, en tenant le sucre entre les griffes d'argent : « Un morceau ou deux ?... » alors que ces jours derniers elle me disait :

« Vous, c'est deux morceaux et plutôt trois ; chacun sait ça... » Je vous dis : une jeune fille troublée. C'était tellement burlesque que j'adoptai soudain le parti de m'en amuser. Au diable !... Et je la regardai. J'allais prendre part à son jeu, lui donner la réplique, faire l'amoureux transi... Je la regardai. Elle rougit, Dieu me pardonne ! Je le jure sur la cendre de mes ancêtres : elle rougit sous sa coupe-rose ; et son pitoyable cou, découvert par une échancrure jeunette, il rougit comme le menton lui-même, le menton détaché du visage par le cadre ovale d'une petite rigole ; oui, entre ses polders poudrés, il rougit, son cou, lui aussi !

Je ne sais si quelqu'un l'a observée, a compris le phénomène. C'est peu probable. Cela a trop peu de vraisemblance.

Mais le phénomène a suspendu mon envie de rire. J'ai eu l'impression que cette femme ne jouait pas. Alors ? Alors, eh bien ! c'est grande pitié.

Elle ne s'est pas approchée de moi. Cette femme qui, hier, m'entraînait avec une désinvolture, d'ailleurs, très légitime, dans les allées solitaires, elle ne s'est pas approchée de moi ; elle ne m'a pas regardé. Et cependant, elle n'était pas fâchée ; elle ne bouddait pas. Je l'ai bien regardée, moi, malgré le malaise que sa vue me causa : le visage voilé et les mains gantées, elle était pour moi le fantôme de certaines jeunes filles d'autrefois, que j'ai connues, qui se proposaient leur saint ange gardien comme modèle, et qui, à l'éveil du premier amour, heureuses à la fois et effrayées, ne sachant s'il convenait qu'elles fussent l'un ou bien l'autre, cherchaient, dans leur affolement, le giron de leur mère...

Mme de Blou, Mme de Blou telle que je la connais et à l'âge qu'elle a, porte en elle une jeune fille d'autrefois ! Elle est jeune fille vis-à-vis de l'amour parce qu'elle n'a jamais été amante.

J'en ai eu moi-même le tremblement.

Et comme je faisais à part moi cette réflexion que ce qui nous paraît aujourd'hui un peu godiche en ce type de « la jeune fille d'autrefois », qui nous paraît purement artificiel, est peut-être bien plus convenable et naturel que nous ne le croyons, à une certaine heure de la vie féminine, un mouvement des groupes fit que je me trouvais tout proche de Mme de Blou. Alors, d'instinct, sans malice aucune, je l'affirme, mais par un accommodement rapide et habituel de nos paroles aux circonstances, j'adressai à Mme de Blou deux ou trois mots si platement niais que je ne les écrirai pas, deux ou trois de ces mots que je me souviens que nous adressions aux petites oies blanches quand nous faisons nos premiers pas dans le monde !

Elle ne les trouva pas niais du tout ; je le vis à son œil. Ah ! quel œil, justes dieux ! C'est en recevant ce regard que, malgré ma disposition sérieuse du moment, je faillis ne pas me retenir de pouf-



fer. Un œil que je ne puis qualifier que d'une seule épithète : un œil chaste ! C'est invraisemblable, c'est fou. Mais c'est exact. Mme de Blou me regarda d'un œil où je retrouvai la pudeur que je croyais disparue de ce monde. C'était un œil rajeuni, un œil nettoyé, un œil embelli. Qu'on se rassure, je n'en fus pas charmé ! Je constatais la chose froidement mais avec une extrême curiosité. Cet œil avait de l'adolescence et contenait une beauté printanière. Encore une fois je me demandai : « Se moque-t-elle ? Est-elle une comédienne ? un mime remarquable ? »

Les sentiments vrais sont doués d'un subtil pouvoir de convaincre. Contre leur aiguillon, mon goût de la vraisemblance et de la logique, ma répugnance à croire sincère le cas présent, eurent beau se rebeller ; si étrange que fût pour moi le cas de Mme de Blou, j'éprouvais quelque chose de plus stupéfiant encore que ce cas, et c'était l'impossibilité de le juger sus-

pect. Cette sorte d'impuissance m'était odieuse, car mon désir était de prendre tout ceci à la légère et de m'en moquer.

Sous la caresse piteuse de ce regard, je cherchai la parole la plus facile que je pusse adresser à une femme avec qui je me refusais à prolonger l'imprudent entretien de la veille, et je lui demandai si elle avait eu la complaisance d'écrire au régisseur de son château de la Fuie, afin de s'informer du métayer.

Elle avait écrit à la Fuie; elle s'était informée ! Elle s'était acquittée de cette commission sans retard. Elle me le dit avec une volubilité qui masquait cependant que ce sujet était secondaire, presque importun pour elle et qu'elle n'y voulait point demeurer. Ce sujet vulgaire était trop étranger au tendre effarouchement du déconcertant regard. Cependant, durant les quatre minutes que j'ai passées près de Mme de Blou, c'est la question du métayer qui nous a tirés d'embarras.

Il se trouva que cette question devint tout à coup très intéressante pour moi parce que Mme de Blou me donna sur le métayer certains détails nouveaux ; j'en oubliai mon extraordinaire situation vis-à-vis de Mme de Blou. Je demandai à la trop tendre amie à quelle date elle estimait pouvoir obtenir une réponse de son château de la Fuie.

— J'aurai la réponse dans deux jours, me répondit-elle ; mon homme est d'une ponctualité sans défaillance : si, par hasard, nous ne nous rencontrons pas, d'ici là, rendez-vous sur les planches à l'heure du bain ? Cela tient-il ?

— Mais certainement.

9 août.

Je me suis aperçu que j'exaspérais Mme de Blou en lui parlant exclusivement de l'affaire du métayer.

Elle m'a reproché — mais reproché sur un ton de gronderie amoureuse,

comme une maîtresse le ferait à son amant — elle m'a reproché de ne m'être montré nulle part, hier. La phase « jeune fille d'autrefois » suscitée si bizarrement en elle par ma fausse confiance, devant la corbeille d'hortensias bleus, est déjà nettement clôturée. L'évolution des sentiments est rapide chez cette plante tardive. L'imagination, qui doit être chez elle aussi ardente que les sens sont pauvres, brûle les étapes. Je suis sûr qu'elle a composé dans sa chambre d'hôtel, depuis quatre jours, une idylle où je suis son partenaire enfiévré ; et la voilà dès aujourd'hui au chapitre où l'on se fait des scènes. Quoi ! Je n'ai jamais eu avec elle la moindre familiarité, et elle se montre exigeante ! Elle réclame avec amertume ce qui n'a fait l'objet d'aucune convention entre nous. Nous nous étions dit : « A après-demain, sur les planches », encore le prétexte n'était-il que la question du métayer ; et elle avait décidé, en elle-même,

qu'un accord tacite nous obligeait à nous rencontrer dès le lendemain. Mais en quel endroit donc ? Eh ! qui veut bien se rencontrer, se rencontre. Il n'est que de se donner la peine de se chercher.

Ma réserve obstinée a dû prendre les proportions d'une manifestation : je n'ai pas consenti à aborder un autre sujet que celui de l'affaire du métayer.

Cette affaire, qui s'engage bien, me captive au plus haut point. Pour en traiter tout à mon aise, j'ai offert à Mme de Blou de nous asseoir sur la plage. J'ai approché ma chaise tout contre la sienne. C'était pour mieux lire la lettre qu'elle a reçue de son régisseur de la Fuie. Le métayer connaît par ouï-dire ma ferme de la Lande, et elle lui va comme un gant.

Vers midi, Mme de Blou m'a dit :

— Je déjeune sur vos hauteurs, aux environs des chalets Cordier : voulez-vous que je vous remonte en auto ?

Cramponné jusqu'à la dernière heure ! Allons ! je lui dois bien de me laisser faire, en raison du service qu'elle me rend par le moyen de son métayer.

La même proposition de me remonter en voiture m'a été faite trois fois, rue de Paris ; car tout le monde habite là-haut : « Merci, merci, je suis reconduit par Mme de Blou. »

— Ah ! ah ! me dit-on en souriant. Un flirt ?...

On se mordait pour ne pas ajouter : « Sérieux », car l'âge de Mme de Blou et le mien méritent cette épithète.

Mme de Blou possède une voiturette découverte, à deux places, qu'elle conduit sans le secours d'aucun mécanicien, avec une maestria dont je lui fis compliment. Quoiqu'elle n'allât pas elle-même jusqu'au haut de la côte, elle tint à me déposer à la porte des Rosiers. Comme elle prenait, pour cela, le difficile tournant qui aboutit au petit chemin montueux, entre des

haies, je renouvelai mes exclamations admiratives. La main au volant, l'œil attentif, elle me dit :

— Vous conduire comme cela... au bout du monde !...

Pas d'ironie, pas le moindre sourire. Elle pense ce qu'elle dit. Pour un oui elle exécuterait sa menace. « Au bout du monde... »

Comme je la quittais en la remerciant :

— On vous verra ? me dit-elle.

— Mais, certainement. Ah ! lui dis-je, transmettez mes propositions à votre mé-tayer...

— Je vous transmettrai aussi la réponse, par la poste, fit-elle en me reprochant par ces trois mots de ne lui pas donner de rendez-vous. Et elle semblait piquer ces trois petits mots avec un clou aigu.

Je dis, du ton le plus neutre :

— C'est cela. Jetez-moi un petit mot à la boîte...

C'était me dérober délibérément à toute

rencontre. Je vis la figure de Mme de Blou se dessécher. Mais ma zélée amie se pencha en avant, fit, de sa main droite, grincer le levier, et remit en marche sa voiture, pour aller tourner plus haut, à un croisement de chemins. J'aurais pu l'attendre afin de lui faire un signe amical puisqu'elle devait forcément, en descendant, repasser au même lieu. Point ; je me jetai aussitôt sous les pommiers et remontai à la villa.

12 août.

Hier soir, je me suis trouvé à dîner avec Mme de Blou chez des amis communs. Je tâche toujours de l'éviter ; je me montre avec elle d'une froideur presque trop marquée. Malheureusement, j'oublie mes maudits effets oratoires devant les hortensias bleus. Tout à coup voici que je ne songe plus qu'au métayer dont j'ai besoin. Et, aussitôt je déclare la première affaire négligeable, j'en fais litière et, soucieux

d'intérêts vulgaires, je m'en vais aborder Mme de Blou pour lui parler, sans vergogne, de son métayer, exclusivement de son métayer !

Ce soir, elle l'a pris très mal.

Elle m'a entraîné à part. Je ne saurais rapporter ses paroles, d'abord parce qu'elles dépassèrent les limites les plus reculées du vocabulaire d'une femme de sa qualité, ensuite parce que, malgré mon penchant à tenir toute cette histoire pour plaisanterie, la bordée d'injures qu'elle a lâchée contre moi est trop violente : je me demande si je n'en suis pas démembré, et je n'ai pas le goût de fixer le souvenir d'une telle page de guerre.

Ah ! elle a évolué, la « jeune fille d'autrefois » apparue comme un fantôme chez cette « femme d'un certain âge » ! Je l'ai vue cependant ; je ne suis pas halluciné ; je l'ai vue, cette jeune fille, j'en ai la certitude. Elle a existé environ l'espace de quarante-huit heures. Mais la commotion,

qui fut capable de produire un si étonnant phénomène, l'est aussi de culbuter comme au jeu de massacre les personnages divers qui habitent l'âme ou le corps de Mme de Blou. Ces spectres se succèdent et, par le diable ! ils se ressemblent fort peu.

Quelle contenance garder, moi ? Ma situation est ridicule. J'ai eu tort de dire à cette femme que je l'avais désirée un jour. Nous sommes accoutumés à faire des mensonges en parlant aux femmes parce qu'elles souhaitent trop entendre de nous ce qui leur plaît. Que de quasi-aveux ou que d'aveux ai-je faits, qui n'étaient pas sincères ! Celui-ci ne comptait que pour un de plus, encore se référait-il à l'histoire ancienne ! Je l'ai fait comme j'eusse composé, en rhétorique, un discours reconfortant du pieux Enée, par exemple, à Didon !... Enfin, voyons ! J'ai la cinquantaine ; Mme de Blou n'en est pas loin, très loin ; en fait d'amour nous sommes, elle et moi, de ceux qui vivent « de l'ombre d'une

ombre ». Si piètrement nourri, l'on peut donc s'enflammer encore ? Qui l'eût cru ? Ma « jeune fille » d'avant-hier, tournée à l'état de vieille-maîtresse et de mégère m'a reproché, familièrement et âprement, de jouer avec son cœur, s'il vous plaît ! et de jouer de sa chair, a-t-elle ajouté, et, parmi des vociférations, elle m'a reproché de commettre l'un et l'autre forfait, de quelle hideuse et cynique manière ? non pas même en bourreau, non, c'est trop noble encore ; elle a dit : « En boucher ! »

C'était vif. Mais elle m'obligeait par là à essuyer le reste de ses invectives en homme compatissant.

Alors, soudainement, elle m'a lancé :

— Je vous ai aimé, vous... A cause de vous, sans doute, je n'en ai jamais pu aimer un autre... Jamais.

Sa voie s'altéra complètement pendant qu'elle ajoutait :

— Pensez à ce que c'est : jamais aimer... jamais aimer !...

Alors elle m'a quitté, d'un tour de reins brusque. Elle n'a pas songé à tirer son mouchoir pour le mordre, comme on le fait en de pareilles scènes, lorsqu'elles sont « chiquées ». Elle suffoquait ; elle étranglait. On a dû s'en apercevoir.

13 août.

Me faire rappeler par dépêche ? prendre le train ; fuir ?... Parti lâche. Il faut tenir, coûte que coûte.

Dès lors, je n'évite plus ni scène, ni ennui. Je fonce sur l'obstacle. Je ne ménage plus ma paix en demeurant tapi ou ambulante à l'ombre des pommiers et des haies ; je vais sur les planches et rue de Paris à l'heure où tout le monde y va. Dieu me pardonne ! je cherche Mme de Blou. C'est un plaisir de ne plus rien craindre.

Il va sans dire que je me maintiens le maître absolu des sujets d'entretiens entre Mme de Blou et moi.

« Des sujets », c'est trop dire, car effrontément je me borne à celui du métayer. Demander à cette femme des nouvelles de l'affaire du métayer, c'est aujourd'hui souverainement lui déplaire, bien que ce soit elle qui l'ait soulevée et elle seule qui m'ait demandé, il y a huit jours, comme un service, de prendre son homme. Mais en être réduite à ne traiter avec moi que d'une question de propriétaires, la fait pester.

Toutes les fois que j'aborde la question du métayer, Mme de Blou fronce les sourcils ou, plus exactement, a un mouvement réflexe du sourcil gauche, par quoi il semble que l'arc en soit tiré violemment par en bas. Toute sa physionomie revêt en même temps un air méchant qui ne lui est pas habituel. Au diable !... Ce sujet va être, d'ailleurs, prochainement épuisé, car l'affaire est conclue : le métayer, un nommé Taurin, prend ma ferme de la Lande, et y entre le mois prochain.

C'était aujourd'hui dimanche ; il y avait foule, tout le monde étant descendu pour la messe. Plutôt embarrassé pour remonter, j'ai demandé à Mme de Blou ?

— Déjeunez-vous là-haut aujourd'hui ?

— Oui, justement. Cela vous intéresse ?

Elle paraissait grincheuse et à bout de nerfs.

— Mon Dieu, fis-je, je vous aurais demandé une place dans votre auto...

L'arc de son sourcil gauche s'est brisé tout à coup, tiré en bas par un fil invisible.

— Ah ! pardon, fis-je, je vois que je vous gêne...

— A quoi voyez-vous cela ?... J'ai une place dans mon auto.

En vérité, j'ai senti à ce moment-là qu'elle me hait.

Je suis monté à côté d'elle dans sa petite voiture automobile. Jusqu'au haut de la côte du Calvaire elle est

restée muette ; elle avait les traits contractés, le teint gris, et des yeux en petites balles d'acier pointues et polies. Je l'ai trouvée distraite. Elle a même été très téméraire au premier tournant où elle ne s'est pas souciée de serrer sa droite. Un cycliste dégringolait. Il nous a évités tout juste mais non sans nous adresser des injures. J'ai failli dire à ma chauffeuse : « Faites attention ! » Mais, à regarder son visage, j'ai eu la certitude que pour une telle observation elle eût été femme à nous faire tuer, elle et moi.

J'étais fondé à croire qu'elle ne pousserait pas la complaisance jusqu'à me mettre aux Rosiers, comme elle l'avait fait une autre fois, mais alors que c'était elle qui m'avait supplié de monter dans sa voiture et alors qu'elle souhaitait me conduire au bout du monde !... Les temps sont changés.

Pour atteindre celui des chalets où elle déjeunait, il n'y avait point à fran-

chir le second tournant. La côte, en cet endroit, est raide ; comme l'auto, réduite à sa première vitesse, ahanait à l'allure d'un pas d'homme, je dis soudain adieu à Mme de Blou et, sans la prier de stopper, je me lève et me dispose à mettre pied à terre, comme on le fait d'un omnibus. A ce moment même, elle vire brusquement, prend le tournant et accélère son moteur. Me voilà balancé ; je crois perdre l'équilibre. Je n'aperçois d'objet où m'agripper que le volant, qu'il faut éviter à tout prix. Un hasard, heureux pour moi, fait que le bond de la voiture, au lieu de me jeter sur la route, me réassoit brutalement à ma place.

Mme de Blou ne desserre pas les lèvres. Je vois sa bouche close, en ligne droite, comme la boutonnière d'un habit frais livré. Elle ne m'adresse pas même le mot de reproche dont il est si naturel qu'une femme accable autrui quand c'est elle qui a tort. Et je lui fais, moi, mes excu-

ses pour avoir, en retombant, effleuré son bras gauche appuyé au volant. Alors elle me dit :

— *Vous avez failli me faire faire une embardée !... Regardez un peu la route : presque pas de talus, et une prairie en pente ; et puis, au bout, savez-vous quoi ?... Une falaise de quinze mètres !...*

— *Pourquoi vous donner la peine de me conduire si haut ? osai-je lui faire observer. En trois enjambées, par le raccourci, j'étais aux Rosiers...*

Je n'avais pas achevé ces mots que je la vois prendre volontairement sa gauche afin d'aborder, à droite, le troisième tournant, très aigu, qui doit nous incliner dans la direction des Rosiers.

A ce moment, en face de nous, c'est-à-dire sur la route de Villerville que nous allons quitter, débouche la diligence d'Honfleur, probablement en retard et dont les deux chevaux, fouaillés à grands tours de bras, prennent le trot.

Il n'y avait pour Mme de Blou qu'à stopper. La diligence nous traitait en obstacle immobile et nous reparations tout bonnement. Comment eut-elle l'idée malencontreuse de faire de l'arrière, en se réfugiant sur ce qu'elle appelait « presque pas de talus ? » Je me le demandai quand nous étions déjà sur la crête du talus... Et par delà le talus, frêle rempart, c'était, comme l'avait dit elle-même Mme de Blou, la prairie inclinée et puis... la falaise de quinze mètres.

Et sur la prairie déclive, où nous étions emportés par une double force, et retenus seulement par le sol inégal et moelleux, au lieu de toucher à son moteur, Mme de Blou me criait :

— Mais, vous qui savez si bien sauter, sautez donc !

— Mais stoppez donc, au moins, vous, ou bien faites de l'avant, que diable !...

— Ah ! vous savez mieux conduire que moi !... Eh bien !...

Elle lâche volant, pédales et voiture. Elle est à terre. Je la vois aplatie sur l'herbe pendant que je me glisse, sur le cuir, à sa place toute chaude. Je me souviens de ces émois simultanés. Sensation : siège chaud ; vision : femme sur l'herbe ; question : s'est-elle rompu un membre ? stupeur : me sentir éloigné d'elle si vite ; dépit : sentiment de mon ignorance du mécanisme que je suis seul à diriger ; terreur : la falaise vers quoi je roule... ; un impératif : je ne dois pas laisser se perdre la voiture. Tout cela n'emplit que le temps de quelques secondes. Quand la dernière s'écoule, je vois Mme de Blou debout et paraissant en fort bon état. De ses deux yeux d'acier, petites balles que je crois entendre siffler à mes oreilles, elle me regarde, froidement, rouler vers la mort certaine.

Alors, tout à coup, assuré de la vanité de ma manœuvre, je me juge assez niais d'accrocher mon sort à celui de cette voi-

ture. Y a-t-il encore une chance de salut pour moi ? Il y en a une : c'est de faire ce qui a réussi à Mme de Blou. La vitesse, il est vrai, s'est accrue. A tout hasard, je saute...

Et quand je me retrouve sur le sol matelassé par une herbe épaisse, me retournant aussitôt vers la voiture honteusement abandonnée, j'aperçois la voiture immobile : elle a heurté un monticule moussu, hérissé d'arbustes, qui recouvre, au bord extrême de la prairie, une dent de la falaise rocheuse.

Rien n'est perdu, pas même la voiture !

Je mesure le peu de temps que cette scène a duré au peu d'espace parcouru par la diligence d'Honfleur sur la route descendante : elle n'en est pas encore au premier tournant. Et il va sans dire qu'elle ne s'est pas attardée à contempler nos acrobaties.

J'ai une jambe contusionnée, les doigts écorchés. L'auto a sa courroie rompue

et un pneu crevé. Mme de Blou est intacte et a une humeur de dogue.

Pourquoi conserve-t-elle cette humeur ?

Est-ce parce qu'elle est vexée d'avoir maladroitement conduit sa voiture ? de l'avoir si tôt abandonnée ?

Est-ce parce qu'elle a entendu, comme moi, tandis que nous revenions à pied, clopin-clopant, une pauvre femme, témoin de notre mésaventure, dire à son gamin :

« En voilà une bourgeoise qui n'aurait pas été fâchée de voir son mari dégringoler du cintième !... »

Ce mot m'a fait rire, mais n'a point du tout produit le même effet à Mme de Blou.

15 août.

La nouvelle du jour : Mme de Blou est partie hier soir sans avoir averti personne.

Je devrais dire : « Ouf ! » car sa compagnie me devenait lourde ; mais l'idée

me gêne que j'aie pu être la cause de son extraordinaire nervosité.

Et, maintenant qu'elle est partie, je n'éprouve plus pour elle qu'un sentiment de pitié. Je me souviens du surnom plaintif que je lui avais entendu donner jadis à la Ruaudière : « Ah ! plaisez-moi... »

Tout sobriquet est malicieux ; mais celui-ci a une arrière-résonance pathétique, et toute l'ingrate vie de cette femme désormais flétrie, s'y résume... Elle demandait, par grâce, qu'on lui plût ! Qu'on lui plût : c'est-à-dire qu'elle aimât... Elle implorait la faveur non pas d'être courtisée, ni adulée, ni fêtée, ni même aimée, mais la faveur d'aimer !...

*
* *

Les notes de Robert d'Egmont se raréfient à dater de ce jour. L'affaire de Mme de Blou l'avait beaucoup précoc-

cupé et incité à crayonner des pages. Mme de Blou éloignée, le carnet reçoit peu de notes, et il faut arriver au mois de décembre de la même année pour retrouver quelques mots qui rappellent les singulières rencontres de Trouville ; encore est-ce d'une façon tout à fait indirecte. Il est question du métayer Taurin installé depuis peu dans une ferme de M. d'Egmont, en Anjou. M. d'Egmont, qui avait tenu si fort à avoir cet homme, ne se montre pas précisément mécontent de lui, mais il note, le 12 décembre : « Taurin est encore retourné cette semaine à la Fuie, du mercredi au vendredi. » En janvier suivant, je lis, à la date du 8 : « Taurin m'agace : qu'a-t-il besoin de retourner sans cesse à la Fuie ? Trois voyages. Temps perdu, et, enfin, pourquoi ?... Je lui ai dit aujourd'hui : Mon bonhomme, il fallait y rester... » Il ne répond pas ; il ne donne nul signe. Bon tra-

vailleux, mais sournois ou secrètement affairé. »

Suivent quelques lignes sans intérêt pour nous. Le nom de Mme de Bloune figure plus dans le carnet, et, à partir du 12 janvier, les pages restent blanches.

Je ne vois pas sans émotion s'arrêter soudain cette écriture qui n'est pas d'un homme de premier rang, mais qui révèle un caractère loyal et sympathique, malgré quelque légèreté. Cette écriture interrompue me rappelle la voiture qui roule vers la falaise de quinze mètres. Cette fois-ci, aucune dent n'est donc sortie du sol pour la sauver ?

*
* * *

Des extraits de journaux du temps fort nombreux, accompagnent le carnet dans le petit paquet blanc remis entre mes mains par Mlle de Querrevégant.



Ce sont d'abord des journaux de province : l'*Echo du Maine-et-Loire* du 15 janvier 1901, le *Journal d'Angers*, circonspect, intitule son article : « Un accident tragique ou un drame ? »

A la date du 16, les articles sont extraits non plus seulement des feuilles du département mais de toute la région du Centre et de l'Ouest ; et les grands quotidiens de Paris suivent bientôt.

Il y a trop de papiers, cela va sans dire, pour que je les publie intégralement. Ne donner que partie de ces coupures serait insuffisant et fastidieux en outre, à cause des considérations politiques qui s'y viennent mêler.

D'ailleurs, de l'examen de ces documents il ressort que la politique n'intervint absolument en rien dans l'affaire.

Pour en fournir la plus juste impression, je crois préférable de la reconstituer d'après tous les extraits imprimés que j'ai attentivement lus, comparés et

médités, sans y ajouter un mot de mon cru.



Le comte de Querrevégant, plus connu sous le nom de Robert d'Egmont, retiré de toute vie publique, n'étant même pas magistrat municipal dans sa commune, menait une existence modeste dans la partie d'une ancienne ferme aménagée en maison bourgeoise et nommée la Lande. Il avait épousé, à quarante-sept ans, une fille noble, âgée d'une trentaine d'années et sans fortune. De ce mariage était née une fille encore au sein de sa mère au mois de janvier où nous ont conduits les notes du carnet.

Le 13 janvier, vers quatre heures de l'après-midi, M. de Querrevégant, grommelant contre Taurin qui devait revenir de la Fuie le matin de ce même jour, prit son fusil, comme il en avait coutume,

surtout aux derniers jours de la chasse, et s'éloigna de la Lande par le chemin vicinal qui rejoint la route d'Angers en traversant une centaine d'hectares de sapins dits le Bois-Brûlé.

Il faisait encore grand jour, M. de Querrevégant emmenait avec lui un chien couchant nommé Vélo. La comtesse écrit qu'elle l'a vu partir, qu'elle lui a fait un signe d'adieu, de la main, et elle ajoute qu'elle a eu un fâcheux pressentiment « à cause, dit-elle, tant de l'homme qui n'était pas revenu de la Fuie, que d'un vol de corbeaux qui s'est élevé au moment même où son mari franchissait la porte ». Sensibilités de femme.

Par contre, à six heures, la nuit complètement tombée, nous comprenons l'émoi de Mme de Querrevégant. Son mari, qui aime l'entre chien et loup, par contre déteste l'obscurité, se dirige mal dans les ténèbres, enfin est régulièrement de retour aux premières

chandelles. La pauvre femme est seule avec son enfant et une vieille servante. Il est vrai qu'il y a, à la ferme contiguë, la femme de Taurin et son monde. Mme de Querrevégant va elle-même à la ferme. Elle s'informe si Taurin n'est pas rentré. Il n'est pas rentré.

— Vous ne vous inquiétez pas, vous ?

— Pardi non.

— Monsieur le comte est d'une heure en retard.

— Ah ben ! Taurin, lui, c'est d'une journée, qu'il est en retard, ma bonne dame... Mais, voulez-vous qu'un garçon aille au-devant de M. le comte ?

— Ce n'est pas de refus.

— Achille ! dit la fermière, prends la lanterne, mon garçon, et va au-devant... De quel côté qu'il a pris, M. le comte, en s'en allant ?

— Je l'ai entendu tirer dans le Bois Brûlé.

— Y a-t-il longtemps de ça ?

— Il faisait encore jour.

— Allons, va donc, Achille, qué-que tu attends là ?...

Le garçon réfléchit à l'inutilité de la besogne qu'on lui commande. Aller au-devant de M. le comte ? pourquoi faire ? A supposer qu'il rencontre le retardataire, il ne le fera pas revenir plus tôt ; s'il ne le rencontre pas, personne ne sera plus avancé que si l'on était demeuré en place. Mais Achille ne fait pas d'observation ; il part avec sa lanterne non allumée.

— Allumez-la donc ! lui crie Mme de Querrevégant.

— Plus souvent ! pour m'empêcher d'y voir à trois pas...

Le gars est parti. On l'entend ouvrir et refermer la porte à claire-voie de la cour. Les chiens vont et viennent, fébriles comme des femmes, pour peu qu'il se passe quelque chose d'insolite. On échange des propos insignifiants et

lourds, bien plus pénibles que le silence. Cependant Mme de Querrevégant reste là, chez ces gens qu'elle n'aime pas, de qui elle se méfie ; elle reste parce qu'on est ici plus nombreux que chez elle.

Huit minutes ne se sont pas écoulées que l'on entend les chiens aboyer dans la cour ; et on entend aussi de nouveau la porte à claire-voie s'ouvrir et se fermer. Mais les chiens se taisent aussitôt. C'est le garçon de ferme qui revient. On croit qu'il a oublié quelque chose. Mais non :

— Pas la peine d'aller si loin, dit-il, v'là M. le comte.

— Où ça ? s'écrie Mme de Querrevégant. Vous l'avez vu rentrer à la maison ?

— Je ne l'ai pas vu, dit le garçon, mais j'ai vu Vélo ; c'est tout pareil ; M. le comte est sûrement cent mètres en arrière...

Mme de Querrevégant ne fait qu'un

bond. Elle rentre à la maison par la cuisine ; elle crie à sa vieille bonne :

— Monsieur est rentré ?...

— Je l'avons point vu... N'est p'tét' ben pas passé par ici...

— Mais... Vélo ?

— Vélo n'est pas un animal à quitter son maître.

— On a vu Vélo ; Achille, à côté, l'a vu...

Mme de Querrevégant hésite : se précipitera-t-elle dans la chambre de son mari ? Non ; elle craint trop de la trouver vide encore. La voilà de nouveau dans la nuit. De la cuisine, extérieurement, il faut, d'après ce que j'induis des dépositions, contourner deux faces de bâtiments pour atteindre l'entrée que choisit souvent le comte quand il ne revient pas trop crotté. Elle atteint la porte qui est close. A l'intérieur, nulle lumière. Mais Mme de Querrevégant pousse un cri : elle a reçu en plein

ventre un choc violent, et les ongles de Vélo déchirent sa jupe. Oui, c'est bien Vélo. Vélo n'aboie pas ; il flaire comme un bon chasseur dépisté ; il montre une agitation insolite ; il se jette contre la porte d'entrée qui résiste ; il revient déchirer derechef la robe de sa maîtresse ; puis il rampe ; il s'aplatit comme lorsqu'il s'attend à recevoir une volée. Mme de Querrevégant suit ses taches blanches mouvantes dans l'ombre qu'un ciel clair allège. Visiblement le chien a adopté une tactique : il bondit une troisième fois vers sa maîtresse ; il se tapit encore à ses pieds en la regardant de là, le museau à terre et ses deux bons yeux pleins de pensées intraduisibles. Tout à coup le voilà debout, qui détale vers le jardin et vers la porte par où, tantôt, il est sorti avec son maître.

Il est de retour en un instant. La porte, évidemment, est fermée. Si le comte

n'est pas rentré avec Vélo, par où est rentré le chien ? Il aurait donc franchi un mur...

— Ton maître ? mon bon Vélo, ton maître ?...

A ce mot, le chien se met à pousser des aboiements déchirants.

Alors, Mme de Querrevégant, accompagnée du chien, retourne à la ferme ; et elle s'y trouve nez à nez avec Taurin attablé devant la soupe fumante. Il est rentré, lui.

— Mais M. le comte n'est pas rentré ! dit-elle.

Elle est pâle ; elle a les yeux hagards, et elle est « méprisante », ont rapporté les témoins.

— Par où êtes-vous donc revenu, vous, Taurin ? De la route d'Angers vous auriez dû le rencontrer...

Taurin explique qu'il n'est pas revenu par la grand'route. C'est ce qui est cause de son retard. Il avait à faire à

Chemillé ; il a pris un long détour et pour ainsi dire à l'opposé.

— On m'a vu, ajoute-t-il un peu vite ; Madame la comtesse peut interroger la fille Bouvy, au Lion d'Or, et le père Chaulard, maréchal ferrant...

— Je ne vous demande pas ces détails ; il s'agit de retrouver M. le comte... Son chien est revenu seul...

Ces mots « son chien est revenu seul » font grande impression à la table de ces paysans qui ne s'alarment pas facilement. Un chien ne revient pas seul. Il y a un moment de stupeur, une seconde d'hésitation ; puis le garçon Achille, le premier, ferme son couteau et dit :

— Y a pas, faut y aller !

C'est en effet l'avis de tout le monde.

Taurin ne se fit pas tirer l'oreille pour accompagner son domestique. On les suivit tous les deux jusqu'à la porte de la ferme. La lune montait, énorme et

jaune au-dessus des peupliers frissonnants dans un ciel pur, et la bise aigre annonçait l'hiver. Vélo, qui semblait n'attendre que ce départ, bondit et disparut.

— Ah ! toi, par exemple, ici !... Ici, Vélo !

Taurin était à deux cents mètres et on pouvait le situer encore exactement malgré la nuit, à cause de ses jurons furieux.

Il emportait une laisse et un fouet à manche court, qu'on l'entendit longtemps faire claquer sec tout en appelant : « Vélo !... ici... ici, Vélo !... »

— Mais s'écria Mme de Querrevégant attentive au moindre bruit, ils ne vont pas du côté du Bois-Brûlé !... Ils le font exprès, alors ?... Eh bien ! j'irai, moi ; j'irai toute seule... On verra bien...

Et elle s'élança, témérairement, follement, dans la nuit, en appelant, elle, à son tour : « Vélo !... Vélo !... »

Mme de Querrevégant ne fut pas rejointe par Vélo. Elle passa la nuit à explorer le Bois-Brûlé où elle ne fut rejointe ni par le fermier Taurin, ni par le garçon Achille, ni par le chien Vélo, et y contracta une fluxion de poitrine qui devait la mettre à deux doigts de la mort, mais en revanche lui épargner d'avoir ses esprits lorsque, le lendemain soir, une charrette de paysans ramena à la Lande le corps du comte de Querrevégant.

Il avait la poitrine trouée par la décharge d'une cartouche tirée presque à bout portant. L'autopsie démontra qu'il avait été tué par son propre plomb, par son propre fusil. L'hypothèse du suicide devait être écartée parce que le corps portait les traces d'une lutte violente. Le comte avait été assassiné après avoir été surpris et désarmé. Par qui ? Impossible de mesurer une empreinte de pas sur un sol garni de bruyères, à un kilomètre à la ronde. Mme de Querrevé-

gant accusa nettement le fermier. Mais Taurin avait été vu à Chemillé, fort loin du lieu du crime, à une heure qui sembla correspondre à la chute du jour, c'est-à-dire au moment où un coup de fusil avait été entendu dans le Bois-Brûlé.

Il y eut bien encore contre Taurin le témoignage — mais émanant de la seule Mme de Querrevégant — que le fermier s'était refusé à pousser ses recherches dans la direction du Bois-Brûlé où il avait paru à quelques témoins que l'entraînait le chien Vélo.

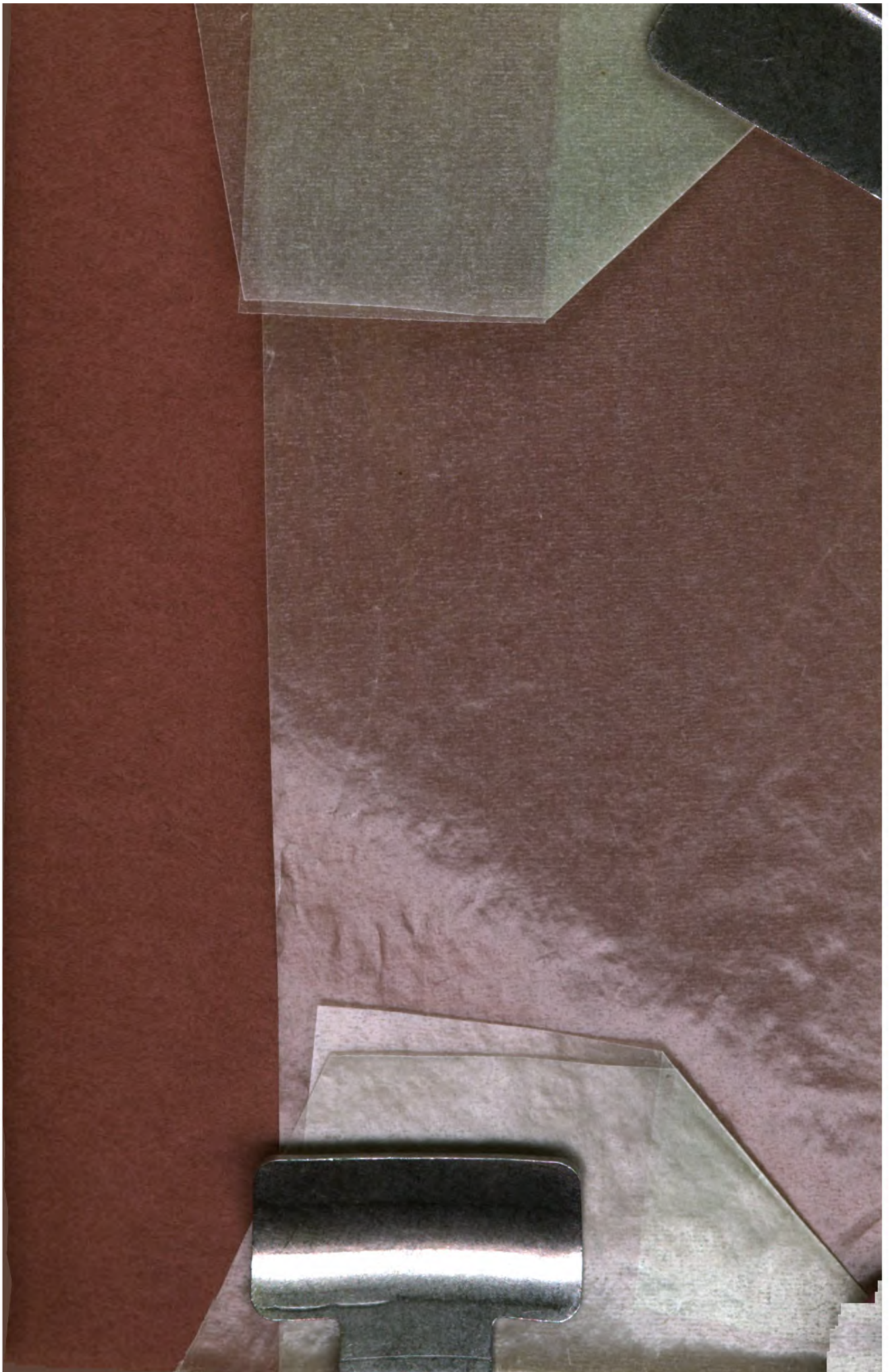
Il y eut bien encore un point suspect dans le cas de Taurin et qui fut qu'on trouva dans son coffre cinquante billets de mille francs. Aurait-il volé le comte ? Mais Mme de Querrevégant établit elle-même que son mari n'avait pu avoir cinquante mille francs ni sur lui, ni chez lui, ni en aucun lieu, car il ne possédait pas pareille somme. Taurin affirma que,

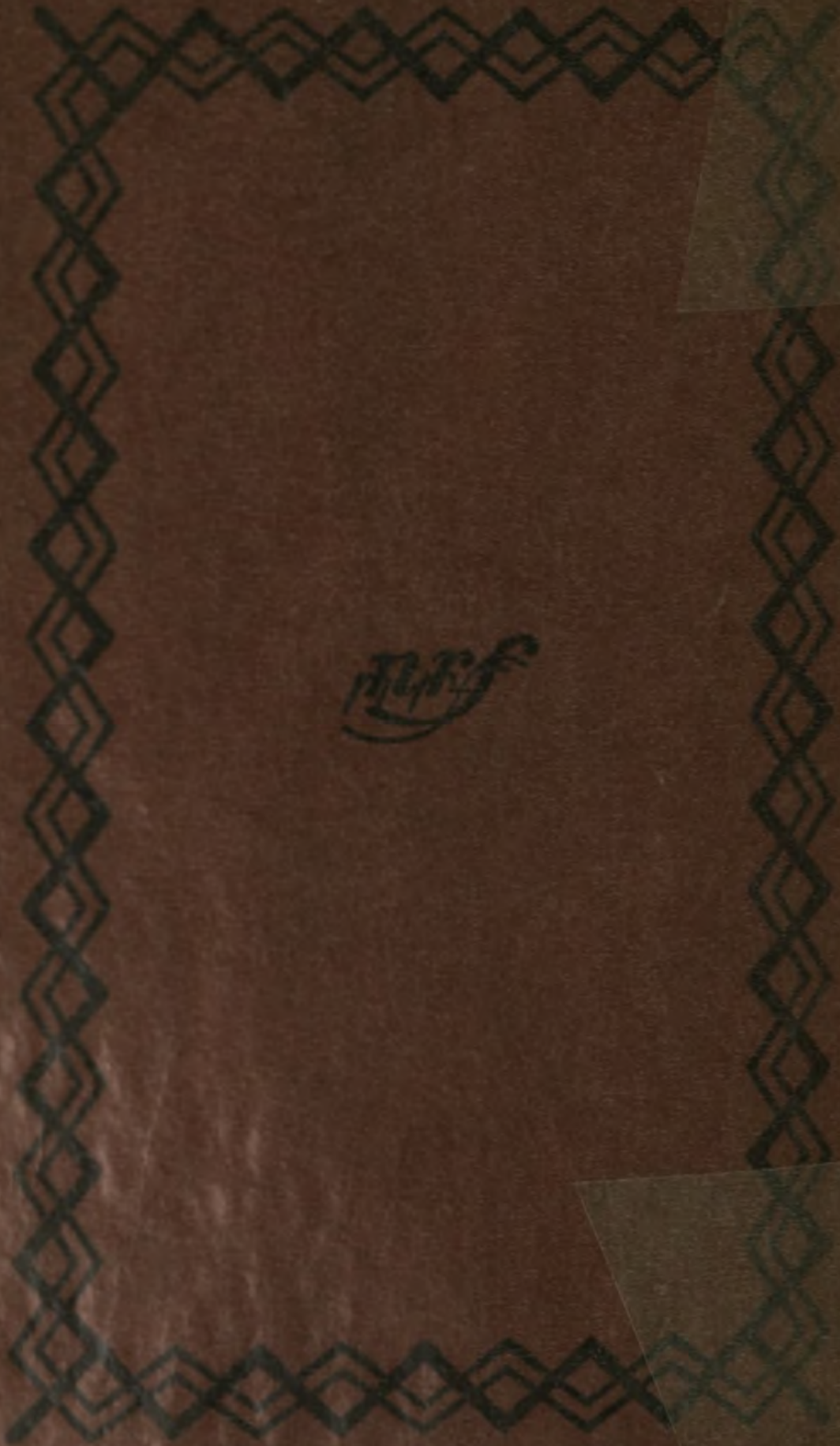
pour sa sécurité, il ne plaçait pas son argent, attendu qu'il guignait une terre, ce qui était vrai.

Mais Taurin avait failli étrangler Vélo en l'empêchant par la laisse, de se diriger vers le lieu où gisait le cadavre ? Assertion difficile à prouver. Taurin avait mis la laisse au cou de Vélo pour empêcher le chien de courir trop vite et par crainte de le perdre. Quant au lieu où pouvait, à sept heures du soir, le 13 janvier, se trouver M. le comte, Taurin n'eut pas de peine à faire admettre que personne ne pouvait décider, sous prétexte qu'un coup de fusil y avait été entendu une heure auparavant, que ce fût au Bois-Brûlé.

Les voyages réitérés à la Fuie, qui avaient tant irrité le défunt ? Taurin avait des comptes à régler avec son ancien propriétaire, Mme de Blou. Cette dernière, interrogée, confirma le fait : et, d'ailleurs, tout le personnel du château

75763733





Handwritten signature or mark, possibly 'M. R. F.'